POLITIQUEMENT CORRECT



NUMÉRO 13

11 TEXTES COURTS

SOMMAIRE

Des enfants et des roses

Margot Beauchamp

L'hiver était toujours là. On pouvait en croire le thermomètre et même consulter le calendrier. Pourtant, la jeune femme sentait approcher le printemps. Depuis quelques jours, elle frémissait à la moindre apparition du soleil, les narines dilatées de plaisir, à l'affût d'odeurs nouvelles. Une envie irrésistible la prenait de commencer les semis, de manier le plantoir et le sécateur, de désherber les massifs abandonnés à l'automne, de sortir les potées. Elle faisait l'inventaire : les pots de terre cuite, les tuteurs, qu'elle préférait en bambou, les outils de taille, de coupe, de greffe, les liens destinés à palisser les tiges trop frêles ou trop longues, étaient toujours là. Il y avait dans cette serre un méli-mélo auquel elle tenait beaucoup, et tant et tant de petits pots de verre contenant chacun une sorte de graine différente, qu'un seul d'entre eux sans étiquette et c'était la confusion la plus totale.

Malgré l'air vif, elle allait guetter l'apparition des premiers bulbes, des premières tulipes, le bout du nez et des doigts gelés.

Bientôt, les azalées allaient s'épanouir rouge sang au beau milieu de la pelouse, juste après les iris d'un bleu de ciel serein. Elle n'avait de cesse de voir enfin surgir de terre les pousses vert tendre des belles de nuit frileuses et des balsamines cassantes comme le verre. Dans son jardin, les nigelles de Damas griffues, les campanules, les capucines

volubiles et les œillets d'Inde d'un orange parfait se partageaient la vedette. Les roses trémières immenses, à cœur noir ou unies, s'étalaient devant la masse sombre des sapins du voisin et la mauve se multipliait à folle allure. Elle bénissait les soucis pour leur gaîté et leur présence certaine. Les lupins bleus lui ravissaient le cœur.

De l'autre côté du jardin, des haricots d'Espagne partaient à l'assaut du grillage et se mêlaient aux coloquintes venues à leur encontre. Les abords de la terrasse regorgeaient d'arbustes à fruits rouges et deux sumacs de Virginie y trônaient de part et d'autre.

En contrebas, s'étageaient des arbres fruitiers et, délimitant le jardin au nord, une haie de lilas mauve attirait tous les regards tandis qu'une corète du Japon rivalisait d'opulence.

À l'est, des rosiers anciens embaumaient l'air les soirs de mai, leurs branches ployant sous le poids d'une multitude de boutons.

Parfois, la jeune femme parcourait la campagne dans l'espoir d'y trouver son bonheur : un rosier sauvage dont elle tirerait des boutures, des fleurs des champs languissantes, offrant leur semence au soleil de juillet. Elle faisait alors glisser délicatement les graines du creux de sa main au fond d'un sachet de papier, avec les yeux d'un curé qui vient de piller son église.

L'été était enfin là, le ciel limpide, l'air léger. À travers les branches d'un buddleia couvert de papillons, un vagissement se fit entendre. Lentement, la jeune femme ôta ses gants et se dirigea vers la maison. Tout son cœur était là, parmi ses enfants et ses roses.

Corps en liesse

Laurence Alemanni

Un braquemart, deux trois chattes et quelques paires de seins ne sont pas pour m'effrayer. Surtout quand il s'agit des œuvres de Stanislas Gourniev, un artiste essentiellement connu pour son – mauvais – goût de la provocation. J'ai tergiversé. Dois-je aller au vernissage de son expo « Corps en liesse » ? Il faut faire le calcul, et la réponse dépend tout simplement du nombre de voix que je suis susceptible de gagner. D'après Berthaud, ce Stanislas Gourniev a le vent en poupe. De plus, au vernissage, il y aura la presse régionale et France 3. Et si Stanislas Gourniev fait un coup d'éclat dont, paraît-il, il est coutumier, le reportage sera relayé sur les chaînes nationales. Il y a alors de fortes chances qu'on m'interviewe, moi André Bellota, conseiller général et candidat Nouveaux Démocrates Européens aux législatives. Mon discours sur la liberté d'expression artistique est prêt : drôle, percutant et tout en finesse. Un soutien inconditionnel à toutes les formes d'art. Prudent, je me suis renseigné. Stanislas Gourniev ne traîne pas de casseroles financières, aucune condamnation suspecte sauf un peu de consommation de cocaïne, mais que voulez-vous c'est un artiste, aucun penchant connu pour les mineurs. Sur ce dernier point, je suis intransigeant, car le moindre soupçon, c'est Hiroshima. Moi-même, j'en suis venu à demander la carte d'identité

avant de sauter une fille. En pleine campagne, ce n'est pas le moment de se faire piéger. Cerise sur le gâteau : Gourniev est réfugié politique d'une obscure république fort peu démocratique de l'Est. Et hop, quelques voix de défenseurs des droits de l'homme dans mon urne. Je regrette qu'il ne soit pas homo, c'est toujours bien de soutenir un artiste gay : cela assoit l'image d'un homme politique moderne et éclairé. Et quelques voix homos, je n'ai rien contre. Mais je le comprends. Je partage avec lui ce goût immodéré pour la gent féminine que donnent le pouvoir et la notoriété. Seule différence : s'il expose ses performances sur les murs des galeries, je ne peux en faire autant. Je suis un homme marié en lice pour les prochaines élections et si une maîtresse ou deux est tolérée, la discrétion est de mise. Pour en revenir à Gourniev, avec son grain de provocation, c'est l'artiste idéal comme support de campagne électorale. Tout le monde est d'accord sur la liberté des artistes, à part quelques vieilles rombières qui de toute façon ne voteront jamais pour moi. Avec la défense de la liberté artistique, je suis sûr de me mettre dans la poche quelques profs et intellos bobos traditionnellement favorables à ma concurrente socialiste, mais lassés par le bilan désastreux du gouvernement. Tout bien réfléchi cette expo ne peut m'apporter que des bénéfices.

Ces derniers jours ont été intenses : marchés, kermesses d'écoles, maisons de retraite, crèches, clubs de foot et de poterie... Je suis passé partout, suivant les conseils avisés de Berthaud, mon chargé de comm'. Berthaud est précieux. Berthaud est indispensable. Il est bon. Très bon. HEC ? Sciences Po ? Peut-être même les deux. Rien ne lui échappe. Il hume l'air du temps. Il connaît tout le monde. Il sait exactement quel marché je dois visiter à quelle heure. Quelle entreprise ou cité sensible. À quelle porte je dois frapper. Il choisit mes

chemises, mes vestes et mes stagiaires. Il sait quelles cravates je dois porter et quand je dois m'en débarrasser. Pareil pour les stagiaires. C'est également lui qui m'a imposé Maryse, ma directrice financière. D'une pierre deux coups ! Issue des minorités visibles et à mobilité réduite. Au départ, je n'étais pas chaud, je ne la trouvais pas très glamour. Et puis difficile de pousser son fauteuil tout en serrant les mains, et je ne vous parle pas des visites d'HLM aux ascenseurs chroniquement en panne. Mais c'est excellent pour l'image, et ça me permet de débiner la députée en poste qui n'a rien fait de tout son mandat pour l'accessibilité ! Et enfin, j'ai découvert qu'elle avait beau être noire, femme et handicapée, c'était une artiste des comptes, une virtuose des factures, la reine du blanchiment. Elle jongle avec les enveloppes et leur contenu. Sans sourciller, elle les fait entrer sous des libellés plus que légitimes dans un bilan comptable exemplaire. Un petit tête à tête avec une jeune femme de l'agence Loveinbusiness devient, dans le décompte de campagne, une séance de remise en forme avant meeting, ce qui, objectivement, peut être vu sous cet angle. Qu'on vienne lui chercher les poux, et je hurlerai à la discrimination ! Merci Berthaud. Il m'a aussi déniché Gourniev, l'artiste maudit, dont je dois avouer n'avoir jamais entendu parler auparavant.

Il y a quelques jours, Berthaud est arrivé dans mon bureau la mine soucieuse : « André, deux choses : un, tu dois mieux cibler les jeunes, il y a là un gisement de voix inexploité. Deux, tu es trop distant. Tu dois te rapprocher de ton électorat. Fais une confidence intime pour paraître plus humain.

— Quel genre de confidence ?

— Le genre de confidence que tu fais à un vieux pote après un bon repas, un verre de porto à la main, un soir d'été sur la terrasse ...

— Sexuelles tu veux dire ?

— Sexuelles, sexuelles... tout de suite les grands mots ! Non, tu ne vas pas raconter tes soirées débridées au congrès de Lyon, mais quelque chose qui suggère que tu n'es pas de bois, qui lève un léger voile sur toi et Sandrine et montre que vous êtes un couple uni qui aime la vie. Je ne sais pas... »

Sandrine et moi, comment dirais-je ? On est mariés depuis près de 20 ans. Elle n'a plus qu'un seul amour : la philosophie. Je peux vous dire que quand j'ai passé ma journée à négocier le tracé du TGV, me retrouver avec Sandrine qui me dissèque les essais de Foucault (Michel, pas Jean-Pierre) au dîner, ce n'est pas ce qu'il y a de plus excitant. Pourtant quand je l'ai connue, Sandrine, au lit, c'était le feu sous la braise. Aujourd'hui, elle approche la quarantaine et il ne reste plus que les cendres. Elle a pris du poids, du ventre et des fesses. Les seins se sont alourdis et subissent la loi de l'attraction universelle. L'attraction des corps, par contre n'est plus qu'un souvenir. Et puis elle n'est pas joueuse. J'avais ramené quelques accessoires ludiques de mon dernier congrès des Nouveaux Démocrates Européens à Amsterdam, mais ça ne l'a pas amusée. Heureusement, ma stagiaire Bertille est beaucoup plus hardie et a très vite compris le parti qu'on pouvait tirer d'un oiseau vibreur-siffleur. Elle espère bien qu'une fois élu, je la prendrai comme attachée parlementaire. Et cet éventuel futur boulot, son petit cul bien rebondi et haut perché le défend avec une ardeur toute juvénile. Rien que d'y penser… Dommage qu'elle soit si plate. Une attachée parlementaire, ça doit être bustée. Un argument indispensable pour seconder un homme politique. Je la regretterai elle et son piercing sur la langue, mais j'ai déjà quelques candidatures charnues que je compte bien examiner avec attention une fois

l'élection passée. Alors qu'est-ce que je peux dire sur moi et Sandrine qui me rapproche des jeunes et du peuple ? Mes soirées entre Foucault et Sandrine, ce n'est pas très sexuel, et ça ne fait ni jeune ni peuple.

« Il y a bien ce tatouage...

— Tatouage ? » Berthaud tapote à toute vitesse sur sa tablette connectée. « 20 % des 25-35 ans sont tatoués. Tendance politique : indécis. C'est bon ça. Et c'est quoi son tatouage ?

— Une salamandre, en haut de la cuisse gauche, à la naissance des fesses. Se faire tatouer à son âge, quelle idée ridicule ! Non ? »

Indifférent, Berthaud a haussé les épaules.

« Je te prépare quelque chose que tu lâcheras à Martel.

— Martel ?

— Oui. Tu vas voir ! Ça va rafraîchir ton image ! »

Martel, un journaliste indépendant qui travaille pour tous les torchons à scandales de la région et d'ailleurs. Il adore remuer le fumier. Un petit parfum de scandale : Martel est là. Et effectivement ça a marché au-delà de toutes nos espérances. J'ai accepté une interview au sujet du projet de barrage au sud du canton, pour lequel je me suis bien gardé d'émettre un avis définitif : je comprends parfaitement les impératifs d'irrigation des agriculteurs, je suis sensible aux préoccupations des écologistes au sujet de la sauterelle zébrée, une espèce endémique très rare, mais je ne peux qu'être réceptif aux promesses d'emploi des constructeurs de barrages dans cette zone économiquement sinistrée. Il sera toujours temps de ne pas prendre de décision après l'élection. Puis, l'interview terminée, je me suis laissé aller à quelques confidences entre hommes sur les femmes, en off bien sûr. J'ai glissé, l'air de rien, le tatouage récent de Sandrine, signe d'un peu de fantaisie, somme toute raisonnable, dans une union de 20 ans. Le lendemain, toute la presse et les électeurs étaient au courant : j'étais

devenu le candidat à la femme au tatouage salamandre. Mon nom a même été cité dans un reportage de TF1 sur le thème « les secrets de vos candidats », entre un collectionneur de moulins à poivre et une ancienne meneuse de revue reconvertie à la politique. Depuis, à chaque intervention publique, j'ai un ou deux tatoués qui viennent m'expliquer les discriminations dont ils font l'objet et de me dire d'un sourire entendu, que, moi, je peux les comprendre et que, peut-être, je pourrais faire quelque chose pour eux. Sur quoi, je leur laisse entendre qu'un bulletin dans l'urne faciliterait l'aide que je ne manquerai pas de leur apporter une fois élu. Sandrine, de son côté, a modérément apprécié mes épanchements. « Je crois, m'a-t-elle dit assez sèchement, que tu pourrais le regretter. Et pour commencer, je ne t'accompagne plus dans tes promenades électorales. » Et elle s'est replongée dans Foucault.

Maintenant, me voilà à attendre l'artiste à la Briqueterie, centre culturel dédié aux créations contemporaines, financé par le Conseil Général et quelques industriels locaux. Je serre de nombreuses mains. J'écoute quelques tatoués. J'embrasse les militantes. Je salue Maryse dans son fauteuil. Martel est là aussi. Berthaud est tendu.

« Elle est où ta femme ?

— Sandrine ? *Pfff !* À la maison. L'art, tu sais, c'est comme le reste, ça ne l'intéresse pas. »

Il émet un claquement de langue désapprobateur.

« Pas bon ! Tu sais que tu es à une semaine de l'élection ? Le couple uni, c'est 3,56 % de voix en plus. Et les 3,56 %, crois-moi, on va en avoir besoin. »

Très fort, Gourniev ! Il arrive, à poil enchaîné par le cou à deux

superbes nénettes tout cuir, armées de fouets. Photos. Vidéos. Micros. Ça mitraille de partout. Demain, je suis en première page du journal à ses côtés. Un petit mot pour RTL. Un signe à la journaliste de France Bleu « Oui, je vais faire une déclaration ». Je suis bon pour le 20 h et peut être une invitation à *C dans l'air*, sur le thème « L'art peut-il encore choquer ? ». Les féministes ne pourront rien dire. C'est lui l'esclave de ses pulsions. Plastique irréprochable d'ailleurs, ses pulsions. Pour en revenir aux œuvres, il s'agit d'un mélange photographique et pictural de scènes de libertinage où il se met en scène. En clair, des photos de partouzes avec lui dans le rôle principal sur un fond de paysages fantasmagoriques. Je le soupçonne d'avoir fait des retouches de son anatomie avec Photoshop. Quel prétentieux ! Il ressemble à ces dieux Priape aux phallus démesurés que l'on trouve dans les vitrines du musée d'archéologie et qui complexent les collégiens et font glousser les collégiennes. Si on reconnaît Gourniev sur ses toiles, les femmes qui l'entourent portent des masques pailletés sur le haut du visage. Des blondes saisies dans des positions explicites, des brunes aux poses lascives et des rousses au bord de l'extase. J'entends quelques ricanements. Martel ! Pourtant pas le genre prude à s'émouvoir d'une paire de fesses. « Bellota, m'interpelle-t-il, un artiste dissident, c'est bon pour votre image, non ? Surtout que... bon, vous allez aimer l'article que je vais pondre demain. » Et il me fait un clin d'œil. Probablement frustré, ce fouille-merde. Je hausse les épaules. Je balaye les œuvres de l'air blasé de l'amateur d'art qui en a vu d'autres. « Corps en liesse » ! Visiblement, les participants ont l'air de bien s'amuser. Mon regard ne peut se détacher de la brune aux cheveux courts qui semble tenir une place privilégiée dans l'œuvre de Gourniev. Toute en courbes et rondeurs sublimes, elle dégage une volupté extraordinaire qui efface de mon esprit instantanément les

Bertille et autres stagiaires tout aussi avenantes qu'elles soient. Je suis jaloux. Comment ce crétin qui n'a pour seul atout que son accent slave peut-il séduire une femme aussi sublime ? Cette femme c'est l'incarnation du désir. C'est simple. Il me la faut. Je ne suis pas le seul à l'avoir remarquée. Même Berthaud, l'air ahuri, a délaissé sa tablette connectée et ses sondages pour reluquer la brune.

« Berthaud ! Cette femme. Cet abruti de Gourniev ne la mérite pas. Je la veux. Renseigne-toi et trouve-la-moi.

— Je pense que ce ne sera pas difficile. Regarde sur le dernier tableau, là où elle est de dos, en haut de la cuisse gauche, à la naissance de la fesse, le tatouage salamandre… »

Dernière photo de neige

Marisol

Elle tient dans sa main l'une des rares photos où on les voit ensemble, la mère et les trois enfants. C'est le père qui prend la photo depuis le jardin enneigé, en contrebas ; ils sont alignés tous les quatre contre la balustrade du balcon, que le père a forgée de ses mains. La photo est en noir et blanc, finement crénelée, comme on les découpait encore joliment dans les années soixante, et elle contient à peu près tout ce qu'il lui reste de ses premières années. Elle a été prise à la cité des Bergeottes, la joie d'habiter son petit chez soi, une maison blanche, deux chambres pour eux cinq, une salle de bains enfin, et un gros poêle, dans le couloir, qui ronronne aux brumes hivernales. La villa.

C'est une photo de neige. Blanche, immensément blanche. Tandis qu'ils sourient, la petite sœur dérape sur la balustrade ; la mère est en chignon banane serré, et le frère est beau dans ses yeux noirs, elle-même se reconnaît dans le sourire diastème.

***

Quand elle a su la nouvelle, la grande nouvelle du frère qui revient

depuis l'autre côté de l'océan, elle a pris le volant, cela faisait tellement longtemps. Le père est mort l'année d'après cette dernière photo qui l'accompagne dans son voyage ; elle roule, elle roule, des centaines de kilomètres pour rallier le petit appartement tourangeau, où ils ont convenu de se retrouver.

Il a téléphoné de Paris, le frère, son avion vient de se poser… Elle le sent tout près, elle imagine qu'ils vont se retrouver ensemble, comme ce jour de neige 1967. Combien de temps encore avant de le revoir ? Elle ne parle pas de la dernière fois, son dernier passage en France dont elle n'avait rien su, ce voyage du frère que la mère lui avait caché, au prétexte qu'il ferait des miettes en déjeunant, et que cela la vexerait. Elle ne parle pas de cette féroce absurdité de la mère qui *sépare pour mieux régner* ; il lui revient cette phrase de la mère, quand elle avait huit ans… Maintenant, elle attend, impassible d'impatience, elle attend que le frère sonne à la porte, ou bien qu'il téléphone. On n'est pas très loin de Paris, mais aucune indication sur le train qu'il va prendre. Savoir si peu de choses, pratiquement pas de nouvelle de lui depuis… A-t-il changé après le temps de la colère ? Après la disparition du père, la famille a été disloquée. Anéantie. Lui avait pris le chemin de la colère, elle celui de toutes les responsabilités.

Et maintenant ? Des décennies plus tard, pourraient-ils se parler, sourire enfin ? Elle attend ce moment de le retrouver tout en regardant la mère essuyer la table de la cuisine, faire disparaître les miettes du dernier repas… Toutes ces années séparés les uns des autres, chacun dans sa tristesse, tant d'années délavées.

Le frère avait toujours ressemblé au père, avec sa peau mate, son regard noir, son aptitude à bricoler. Mais dans le temps de la colère, il

s’était mis à faucher ici ou là, trafiquer avec des copains d’infortune, traîner, quoi, tandis qu’elle assumait des doubles journées d’adolescente responsable des plus petits. Il n’était pas passé loin de la maison de correction. Mais il était si beau, la mère lui pardonnait paresse et dérapages… Et maintenant ?

Sa voix !

Elle avait oublié sa voix, et comme il l’appelait Marie, comme elle aimait qu’il l’appelle ainsi. Elle avait effacé la voix du père, la voix du frère aussi. C’était comme une mutilation tout à coup, une caverne noire, feu la voix éteinte.

Et ses mains !

Comment seraient ses mains, après les années de travail manuel ?

Elle se rappelait leurs parties de billes avec les camarades de la cité, et les après-midi s’égayer-s’élancer sur le vieux vélo à deux roues, jambes écartées, dans la petite rue en pente. Après la mort du père, tout avait changé. Le frère passait son temps dehors et il gardait secrètes ses amitiés. C’étaient les années triple misère. Il grandissait mal, hurlant sa colère, s’admirant sans cesse dans le miroir, donnant du poing dans les murs, et prenant son plaisir barbare, allant jusqu’à lui dire, le jour de ses dix-huit ans, qu’elle *était une bouche de trop à nourrir*, elle, l’aînée, une étoile à l’école, et qui assurait seule, absolument seule, toutes les tâches domestiques, en économisant chaque centime de la communauté. Elle, à qui le délinquant ouvrait toute grande la porte vers la sortie…

… *La France abandonne ses enfants méritants*, s’attrista-t-elle, au jour mauvais de ses dix-huit ans.

Et la petite sœur qui ne grandissait pas, pâle dans ses pantalons troués qu'invariablement elle lui rapportait à raccommoder, la petite qui jouait en bas du HLM boulevard Tonnellé, tandis qu'elle-même jetait ses dernières forces dans ses devoirs, mettant un point d'honneur à rafler toutes les premières places, il ne lui restait que ce luxe de pauvre parmi les plus pauvres. Après la photo d'hiver enneigé, elle était devenue pâle, plongée dans les devoirs, submergée de lessives à la main, de l'éternité du ménage, de courses pressées et de légumes frais à éplucher. Elle avait pris la relève, comme le père l'en avait fait héritière à douze ans, et elle était devenue la fée du logis, invisible prévenance, tandis que la mère travaillait pour un tiers de moins que le salaire minimum légal.

Longtemps elle avait cru ne pouvoir vivre que la courte vie du père, triste héritage – longtemps, où elle avait cru que sa vie à elle se terminerait aussi à trente-cinq ans… Et lui ? Elle savait si peu de choses sur son frère, qu'il avait habité Montréal, qu'il avait voyagé en Inde… Si peu de choses depuis la photo d'hiver en noir et blanc.

Quand elle était petite, elle demandait qu'une grande personne veuille bien lui apprendre à lire, qu'une grande personne l'accueille enfin dans la classe des grands, puis elle avait attendu qu'on la fasse sauter de classe, freinée dans son élan, nivelée, rabattue année après année, depuis ses tristes huit ans… Que savait-il du chagrin de pauvre qu'elle trimbalait en elle, l'impossibilité de poursuivre des études, une vie pleurée à chaque rentrée sans elle. Maintenant, elle n'attendait plus l'école, ni même les enfants, qu'on lui avait arrachés, ni même presque rien, juste le frère… Et lui, qu'attendait-il ? Était-il impatient de les revoir, de les réunir enfin, plus de trente ans après la photo ?

Croquait-il dans les fruits, souriait-il au moment présent ?

Un coup de sonnette.

***

La mère se lève, et, la lassitude dissipée, rajuste machinale son tablier tout en vérifiant ses cheveux dans le miroir de l'entrée. Cela ne peut être que lui. Elle sait qu'il est là. Oui, il lui sourit. Nul besoin de parler. Il ressemble tant au père. Son fils est rentré. La carrure, les mains, le sourire, il a tout du père. Le fils, le frère, fragments de vie à se retrouver. Ils se disent des petits riens, s'approchent un peu l'un de l'autre. La colère est tombée. Ils s'apprivoisent. Un moment de douceur, enfin.

Dans l'après-midi printanier, les voilà sourire pour une nouvelle photo, en couleur, cette fois ; elle, un peu à l'écart dans son éternel imperméable écossais mauve, et eux trois, la mère et les deux plus jeunes, penchés les uns vers les autres.

Happy Chips

Céline Mayeur

Ici, pas un seul mot plus haut que l'autre sortant de la bouche des équipiers n'est toléré, ça se passe comme ça au Happy Chips.

Fraîchement embauchée par cette chaîne de restauration rapide, tu commences ton troisième jour après avoir enfilé dans les vestiaires ton uniforme polo-casquette-blue-jeans-basquettes et sur-chaussures noires. Tu te places face à la pointeuse, au seuil de la cuisine. Tes collègues agglomérés dans cet espace réduit te toisent : La gent masculine essayant de deviner le volume de tes seins sous cet informe polo foncé et la faune féminine, prête à te dénoncer aux chefaillons si jamais une boucle d'oreille indécemment longue se dandine en balayant le spectre d'une poussière. Personne ne pointe avant l'heure, c'est politiquement incorrect. Si tu glisses ta carte par inadvertance, même une seconde avant le signal, on te fait des yeux comme des soucoupes et le manager, rapidement informé, te convoquera à son bureau. Tu y seras sermonnée comme une collégienne indisciplinée.

Si tu entres avec une minute de retard, c'est le drame : ta carte de pointage a disparu. Elle est désormais épinglée à ton dossier. Il te faut donc aller la récupérer au bureau en t'excusant auprès de ton supérieur,

un déhanchement et un sourire dentifrice favorisera sa clémence s'il s'agit d'un mâle, en ce qui concerne les femelles qui ne sont pas lesbiennes, ta soumission fera l'affaire, ces nanas-là aiment le léchage de bottes, c'est leur revanche sur leur parcours scolaire chaotique ; et ne va surtout pas prétexter que tu es en retard à cause d'un examen à la fac, surtout pas ! Ici la fac est tabou. Elle entretient les tensions au Happy Chips, ce fatidique clivage qui persiste entre les équipiers qui ont pour ambition d'évoluer à l'extérieur du fast-food et les autres qui n'aspirent qu'à la promotion, rien de bien glorieux au final puisque la modique augmentation salariale est compensée par une charge de travail ajoutée aux tâches peu valorisantes de l'équipier polyvalent. Cela n'est pas politiquement correct mais c'est très mal vu de le mentionner.

Maintenant que tu as pointé, oublie toutes opinions personnelles. Durant le *shift* (oui, il est utile de préciser que l'anglicisme est fortement conseillé au Happy Chips. Ne t'avise surtout pas de soigner ton vocabulaire, on te stigmatiserait aussitôt, ces coquetteries verbales rallongent tes phrases devenues impropres à la politique du Happy Chips où tout se fait prestement, chaque discours doit être clair, concis, ordonné et efficace. Ton élocution comme ton corps sont contrôlés par la firme !), bref, durant le *shift*, tu ne dois penser qu'aux hamburgers-frites, pas une seconde de pérégrination onirique ne t'est accordée.

Non ! On ne bavarde pas ! Même si le restaurant est vide, tu ne dois pas échanger plus de deux mots avec tes collègues, hors communication directement liée au service, et ceci même après le rush ! On ne doit pas rester oisive une seconde. Se balancer d'une jambe sur l'autre en rêvassant, c'est formellement interdit ! C'est

impoli de se réhydrater en vis-à-vis, personne ne doit savoir qu'il t'arrive de boire un verre d'eau ! Au comptoir, tu n'es plus humaine, donc nul besoin vital ne doit t'apparenter à un être vivant, aucun ! Au comptoir, tu deviens un robot dressé sur ressort ! Tu dois apprendre à défier les lois de la nature : quand ton bras droit rend la monnaie, le gauche assemble les « denrées alimentaires » sur le plateau, la contorsion finira par se faire mécaniquement. L'esprit doit se scinder en deux, tu prends la commande du client et tu anticipes ce qu'il va te demander par la suite, tout cela en te pressant en tous sens pour actionner l'infernale friteuse aux bips intempestifs ou faire couler une boisson. Le plus difficile étant de te dupliquer quand tu es préposée au nettoyage tout en étant censée servir au comptoir. Sprinter jusqu'à la caisse sans t'être lavé les mains après avoir vidé une poubelle, sous le regard ombrageux du manager femelle qui te reproche de traîner, n'est pas hygiénique ; il est néanmoins inadmissible de faire patienter la clientèle en faisant un détour jusqu'au lavabo pour se laver les mains.

Il est politiquement incorrect de réfuter le chefaillon. On ne fait pas attendre un client parce qu'on s'est coupé le doigt, il faut s'arranger pour que l'accident survienne lorsqu'il n'y a personne devant le comptoir, c'est ainsi et tu n'es pas en mesure de discuter les propos de ton supérieur même si ce n'est pas logique. En effet, pendant que tu te laves les mains, que tu les désinfectes et que tu panses ton doigt avant d'enfiler sa protection hygiénique, *par ta faute*, on encaisse moins de clients *par ta faute* et Happy Chips fait moins de chiffre *par ta faute* ! Et lui, il va se faire gronder par le directeur et la gérante *par ta faute* ! (*Hop !* Il en remet une couche ! Effectivement, c'est la politique de la maison d'accuser les petits nouveaux à tour de bras pour les faire craquer et ne garder au final que les êtres insensibles qui se

rapprochent le plus des robots). Ne te précipite pas aux toilettes parce que ton tampon fort imbibé va bientôt laisser couler un flux indécent le long de tes jambes, même si tu ne faisais que placer des jouets dans les *Happy Bags* en heure creuse, on n'abandonne pas sa tâche en court de route. Eh oui ! Les robots n'ont jamais leurs règles, eux ! Quant à tomber malade, n'y pense même pas ! C'est interdit en période d'essai sous peine de licenciement. Passé cette période, il est politiquement correct de tomber malade si tu préviens Happy Chips quarante-huit heures avant avant de l'être, bref, il faut prévoir

Si le manager mâle t'appelle Mademoiselle alors que tu es mariée, ne le reprends pas, surtout pas, il se penchera sur ton cas avec plus de délicatesse s'il te croit culbutable. De même, si tu t'es absentée une minute entre deux clients pour un besoin pressant, écoute ses reproches sans sourciller. Il est en droit de te rappeler que tu dois te laver les mains après ton pipi, même s'il a oublié qu'il y a un lavabo dans les toilettes du personnel féminin (le caca est proscrit au Happy Chips :-) !). Abstiens-toi de rire s'il te demande si ça va aller pour ramasser à la balayette les mégots et les déchets sur le parking. Ne lui réponds pas avec ironie : « Je vais faire une tentative mais je ne suis pas sûre d'y arriver. Si je ne m'en sors pas, je vous fais signe ». S'il te demande si tu veux bien récurer les toilettes, il ne faut pas afficher un sourire narquois pour proférer benoîtement un « Rien ne me ferait plus plaisir » parce que tu sais que tu n'as pas le choix. Même si le spécimen est simplet, il ne l'est pas au point de ne pas relever ton sarcasme !

Là, tu t'en veux parce que tu viens de faire une bêtise. L'erreur est humaine comme on dit, sauf qu'au Happy Chips, l'humaine, on doit la

laisser au vestiaire. Cette erreur est fatale : tu as versé un fond de panière de *potatoes* dans l'emplacement réservé aux frites, ce qui va troubler toute l'équipe ! Le service est désormais perturbé par ta faute, à cause de cette fichue poignée de *potatoes* que tu as osé décaler de vingt centimètres ! Tu avais pourtant été prévenue que les *potatoes* c'était à l'extrême droite qu'on les plaçait ! Tu te tances : merde ! Je le savais pourtant que c'étaient les patates à Marine !

Voilà, tu t'es fait suffisamment rabaisser pour la journée, mais tu as faim à force de t'agiter de la sorte et tu es aphone pour avoir beuglé en plein rush : « Zéro *hamb* ! Dernier *cheese* ! » à l'attention des équipiers de la cuisine. Il te reste deux minutes à tenir avant la fin de ton *shift*. Tu n'as pas le droit d'en profiter pour commander ton repas, maintenant que le lobby et le comptoir sont rutilants et que toute la clientèle a été servie. La firme ne te paie pas pour que tu inscrives ton repas sur le formulaire des équipiers. Tu dois attendre la fin de ton service pour le faire. En attendant, débrouille-toi pour trouver une occupation en accord avec la politique du restaurant, sinon les tâches les plus ingrates te seront réservées et tant pis si cela déborde en heures supp' non rémunérées. Après avoir vidé des poubelles sous le regard condescendant de la hiérarchie, tu es tellement dégoûtée qu'ils peuvent se les garder leurs hamburgers. Ils ne te font pas envie avec leur viande aux hormones, leur fromage sans saveur, leur sauce trop grasse, leurs légumes desséchés et leur pain farci d'anti-vomitifs. Quant aux frites *Happy* qui ont été plongées dans la friteuse perceuse de tympans, tu les as assez manipulées.

Le lendemain, il fait beau et cela te met de bonne humeur. Tu croises un ami qui te demande où tu vas et tu lui réponds en fredonnant

un air de REM que tu pars travailler au Happy Chips. Ton ami t'accompagne comme un *Shiny happy people*. Tu es déjantée, ce travail t'a centrifugé la cervelle, tu as tout l'air d'un *Happy shake* avec une paille plantée dans la tête parce que tu as mis ton pic à cheveux n'importe comment, mais ce n'est pas bien grave car la frite Happy dit : *venez comme vous êtes*. Paix à l'âme de Kurt Cobain qui doit se retourner dans sa tombe en apprenant que son « *come as you are* » a été repris comme slogan par une grande chaîne de fast-food.

Là-bas, un équipier mâle s'occupe de la friteuse démoniaque et tu lui glisses toute souriante un « Salut ! T'as la frite ? ». Il se tétanise aussitôt. La sueur perle sur son front. Sa voix tremble : « Quooooiiii, qu'est-ce qu'il y a encore avec les frrriiiiiites ? Tu veeeeux des friiiiiites ? » . Tu poses ta main sur son épaule pour le rassurer : « Tout va bien, *dont'worry, be happy* ! ». ;)

La touche froide

Laurent Gonzales

Caroline Tissègne rentre chez elle, jette son sac mais rate le porte-manteau. Tant pis. Elle lance un « Salut ! Salut ! » à son compagnon George. *Pourvu qu'il ne soit pas devant la télé !* Elle a déjà envoyé ses chaussures dans un coin du couloir alors qu'elle entre dans le salon. *Ouf ! George n'y est pas, il doit être devant l'ordi*. Elle file dans la chambre. *Wesh !George est bien sur l'ordi !* Elle lui fait une bise rapide dans le cou. « Ça va ? Ça va ! » Elle se déshabille pour enfiler son vieux survêtement et retourne au pas de course dans le salon. Elle fait le tour de la table basse en saisissant d'un geste la télécommande. Elle se jette dans son coin du fauteuil (SON coin à ELLE). Surexcitée, elle pointe la zapette en direction du téléviseur et, sans avoir à le chercher, appuie sur le bouton *on*. L'écran s'allume. Déjà, le pouce de la jeune femme caresse délicatement la touche « Anti-PC » de la télécommande. Caroline, tendue, fixe l'écran.

« La situation est grave, un peu, mais pas... et heureusement ! désespérée. » Sur l'estrade d'une salle de conférence, un quadragénaire en costume gris s'agite entre son pupitre et un écran. Des courbes et des diagrammes sont projetés sur l'écran. Sur le pupitre, il est écrit « Cédric Prudent – Analyste Perspective et Prospect ». Cédric fait de grands gestes en direction des courbes. Il

poursuit : « En effet, on a pu constater une baisse du taux d'intégration sérielle de 41,4%... Certes, je vous le concède, un tout petit peu préoccupante. MAIS le taux d'incidence indirecte post-analytique a lui, PAR CONTRE, augmenté de 0,8%. Je répète : AUGMENTÉ de 0,8%... » Cédric marque une pause, sourit à son auditoire, l'incitant à se réjouir avec lui à l'annonce de ce résultat mirifique. Silence de mort. Cédric reprend : « Alors vous me direz : Bon ! Y a pas de quoi pavoiser et je vous répondrai : certes, ne nous enflammons pas, ne cédons pas à l'euphorie. Ah ! Ah ! Restons les pieds sur terre... (Nouvelle pause de l'expert, pour que le public puisse savourer son « humour connivent ».) Cependant... si nous replaçons ces chiffres dans leur contexte, dans une perpective *long-termiste*... (Il a inventé ce néologisme et il en est très fier.) On constate que sur l'échelle d'Abercrombie et Fitch… (Il serre toujours un peu les fesses quand il sort son échelle d'Abercrombie et Fitch, la marque de vêtements commence à être connue.) on constate donc, non sans soulagement, que si nous n'avons pas quitté l'échelon « moins un », dit « échelon rouge écarlate », nous sommes loin, disons assez loin de descendre à l'échelon « moins deux », l'échelon « rouge cramoisi ». De là à dire que... (Pause. Doigt tendu prenant à témoin la salle de conférence) jusque là, tout va bien, il y a un pas que je n'oserai pas franchir (balayage de la main style karatéka et dénégation de la tête, les yeux fermés) MAIS… (Re-doigt levé et yeux grands ouverts) Si... tous ensemble ! On se retrousse les manches et on se serre les coudes… » (Cédric se perd un peu dans ses fiches. « Mince, se dit-il, pas dans l'envolée lyrique finale ! ») Et donc… OUI : les coudes ! Mes amis… Serrons-nous les coudes et alors on va aller de l'avant. On va s'en sortir. On est tous dans le même bateau et je suis sûr que, collectivement, nous trouverons les ressources pour sortir notre

entreprise de cette très légère mauvaise passe. » Applaudissements clairsemés et mollassons de l'assistance.

Caroline, obnubilée, le buste penché en avant, appuie sur la touche « Anti-PC » de sa télécommande.

Sur l'écran, le plan fixe cadré sur Cédric Prudent s'élargit brusquement. Le conférencier se retrouve très loin, tout au fond de la salle. On n'entend plus ce qu'il dit. La caméra surplombe deux spectateurs, en costume-cravate froissé et bon marché. L'un des deux, Franck Icks (c'est écrit sur son badge), sort de sa torpeur (Il dormait en fait). Il s'essuie le visage, se redresse sur sa chaise en plastique inconfortable et demande à Frédéric Alembrequin (même badge), son voisin :

« Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. Qu'on est dans la merde jusqu'au cou. Les rats quittent le navire. Si on veut s'en sortir, il faut se tirer d'ici au plus vite en marchant sur la gueule du voisin et en se payant sur la bête...

— Mince, je croyais avoir raté quelque chose d'important. »

Caroline ricane : « Ah ! Ah ! Ça marche toujours ! » Et elle zappe rageusement pour changer de chaîne.

« PLAYSTATION Je crois que tout n'est pas à jeter dans ce match… » Goran Abkievitch continue de son accent rugueux : « Il y a eu quelques sursauts PUMA intéressants. Je pense que ADIDAS l'équipe est en pleine reconstruction. REEBOK Certes les résultats ne sont pas tout à fait au rendez-vous mais on ne régresse plus NIKE et l'écart des scores se réduit match après match. QATAR AIRWAYS Enfin si on exclut les matchs à l'extérieur bien sûr. Les joueurs travaillent dur, MARS ils sont solidaires et je pense qu'on va redresser la barre OVOMALTINE prochainement. J'ai confiance en eux. »

Caroline, un sourire aux lèvres, enfonce la touche « Anti-PC ».

La caméra quitte brusquement le visage déconfit de vieux cocker dépressif de l'entraîneur de foot. Elle fonce dans les couloirs du stade. Elle franchit une porte. Brume de douches surchauffées. Athlètes en serviette de bain. Vestiaires. Franck Icks sort de la douche et va s'asseoir à côté de son co-équipier Fred Alembrequin, il jette un œil à l'écran de contrôle qui projette l'interview de Goran Abkievitch :

« Qu'est-ce qu'il dit le coach ?

— Qu'on est des nuls, des branleurs, qu'on a touché le fond. Il nous déteste. Si on ne s'ôte pas les doigts du cul dès le prochain match, on ne pourra même plus postuler comme remplaçant en ligue corpo.

— Ça devait arriver ! C'est quand déjà la dernière fois qu'on a marqué un but ?

— C'est quoi un but ? »

Et les deux compères d'éclater de rire : « Ah ! Ah ! Ah ! » Caroline s'esclaffe avec les deux footballeurs, puis elle zappe.

« Alors ma chérie… » Battements de cils et sourire. Grandes dents blanches et parfaites de l'ex-top model italienne, immense, longiligne et encore, ma foi, bien conservée. « Le rose pomme associé au jaune canari c'est très tendance. Mais pour toi, tout de même dans la catégorie senior plus... (Elle fait le signe des guillemets avec deux doigts de chaque main quand elle dit *senior plus*. Elle fait aussi une moue un peu dédaigneuse.) Carlotta De LaPierra enchaîne : « Dans la catégorie senior plus, j'aurais peut-être vu quelque chose de plus sobre, moins déjanté, moins *girly.* Les bas résille mauves et les mini-jupes en skaï, passé soixante-dix ans, c'est limite fashion faux pas... Enfin tu as osé, *darling*... free-style glam et tout. Mais je crois, peut-être un peu trop *too much* non ? »

Touche « Anti-PC » appuyée avidement par Caroline.

La caméra s'enfuit par un rideau dans les coulisses du showroom. Franckie Icks se repoudre le nez devant un miroir et rejoint Freddie Alembrequin hissée sur une chaise haute. Celle-ci réajuste la bretelle de son petit top moulant. Elles observent l'estrade du défilé par un entrebâillement dans le rideau. Franckie chuchote :

« Qu'est-ce que Cruella a dit de notre ancêtre, je veux dire « notre doyenne » ?

— C'est l'horreur totale. Elle a dit que Marie-Jeanne ressemble à un vieux poussin déplumé de retour d'*after*. Complètement hystérique et totale à côté de la plaque.

— *My God !* J'avais pas vu ! » ajoute Franckie en portant la main à la bouche. « ...Tu as raison ! Oh là là ! Le cauchemar ! Y a de la chair qui traîne par terre ! Si elle dépasse le un sur dix, je m'épile le maillot à la cire froide. »

Zap ! Un petit dernier se dit Caroline en pouffant de rire. *George va bien finir par revenir dans le salon.*

« Alors quant au style, disons-le sans ambages : profond... dense... tentaculaire, même ! Hypnotique... » Jean-Jacques Balin relève la mèche de cheveux qui lui tombe sur les yeux, redresse ses lunettes demi-lunes qui lui glissent sur le nez et agite le livre (le pavé) qu'il tient ouvert sur les genoux. Il continue : « Des phrases d'une demi-page qui tournent autour du sujet comme pour mieux l'effleurer, des descriptions au scalpel, d'une minutie d'entomologiste, une intrigue qui prend le temps de nous emporter sur près de quatre cent cinquante pages. Un leitmotiv aussi, lancinant, comme une rengaine d'autrefois : ces allers-retours à l'hôpital en taxi, tous les examens médicaux, les radios, les scanners, les entretiens avec les médecins, c'est tout

simplement palpitant, en plein cœur de la réalité de « l'âge d'or » si j'ose dire ! »

Touche « Anti-PC ». *Ah ! Ah !* se dit Caroline, *ils vont l'assassiner !*

Gros plan sur l'auteur, Frédéric Alembrequin : « Qu'est-ce qu'il dit ? Franck ? » L'auteur rajuste son sonotone, essuie un filet de bave au coin de la bouche et se penche vers son attaché de presse, Franck Icks. Ce dernier a une moue de dégoût, lève les yeux au ciel et murmure à l'oreille du vieil auteur :

« Il dit que votre livre est mortel, chiant comme la pluie, long comme un jour sans pain. Quatre-cent cinquante pages pour décrire une opération de la prostate, c'est insupportable. C'est pire que la mort. Il faut raccrocher, arrêter d'écrire. On voit bien que votre Alzheimer vous joue des tours : on comprend rien à vos phrases. Vous devez oublier les débuts avant d'écrire les fins. C'est lourd, narcissique, sans intérêt. Bref : à chier. »

Zap ! Mince ! George entre dans le salon. Zut ! Flûte ! Fini la touche « Anti-PC. »

***

Deux semaines plus tôt, un jour comme un autre, Caroline était rentrée chez elle. Dans l'entrée, il y avait un paquet sur la console. *Tiens,* s'était-elle dit, *un colis OuiBox ! Ça doit être la nouvelle télécommande*. Enfin ! Elle n'aurait plus à s'escrimer sur les touches ou à se contorsionner désespérément pour changer de chaîne. La vieille télécommande n'en pouvait plus. (Parfois, il fallait même SE LEVER pour changer de chaîne ! Un scandale !) Son compagnon, George l'avait interpellée de la cuisine : « Tu as vu ? Y a un colis

OuiBox. Sûrement la nouvelle télécommande.

— Oui, tu as raison. »

Mais elle farfouillait déjà le tiroir du meuble de l'entrée à la recherche de piles neuves AAA. Autant partir sur de bonnes bases.

Après le repas, préparé par George au chômage depuis deux mois, Caroline s'était vautrée dans le canapé, avait posé ses pieds sur la table basse et s'était saisie de sa toute nouvelle télécommande. Les touches étaient rutilantes, en caoutchouc souple. *Elles ne sont pas effacées, elles ! Elles ne restent pas bêtement enfoncées*. Elle ne portait pas non plus les traces de morsures du chat et n'avait pas l'étiquette OuiBox à moitié décollée. Bref : elle était neuve. Rigoureusement identique mais neuve. Caroline avait toisé de haut « l'ancêtre » gisant sur la table basse. *Ah non tiens ! Y a une touche en plus en bas à droite*, avait remarqué Caroline, *« Anti-PC », qu'est-ce que c'est que ce truc ?* Elle n'y avait plus pensé et avait allumé la télé. Fièrement armée de sa baguette magique, elle avait commencé à zapper d'une chaîne à l'autre, sa spécialité. Le téléviseur réagissait au quart de tour aux ordres distants de sa maîtresse. Seulement, l'idée de cette touche inconnue et « mystérieuse » la titillait. Qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire « Anti-PC » ? *Bon je m'en fiche, ça marche et je vais pas prendre le risque de dérégler tout le bazar.*

Mais, finalement, poussée par la curiosité, Caroline l'avait essayée. Aucun voyant ne s'était allumé. Rien d'anormal dans le son, dans la netteté de l'image ou dans le format du cadre. Par contre, deux personnages étaient apparus et avaient commenté ce qui se disait juste avant qu'elle appuie sur la touche. C'était au JT la première fois, Caroline s'en souvenait très bien. Leur intervention était incongrue

mais elle avait pensé qu'il s'agissait de la suite normale du programme. Et puis, elle était sur Arte. *C'est bien leur genre à Arte !* Mais, à chaque fois qu'elle avait changé de chaîne puis qu'elle avait utilisé la touche « Anti-PC », les mêmes personnages étaient réapparus, habillés ou maquillés différemment, parfois en homme, parfois en femme et débitant leurs insanités sur le contenu juste avant leur apparition. Ça ne manquait jamais. Même les commentaires des films animaliers diffusés la nuit. (« Dis-donc, ma grosse baleine, tu crois pas que t'y va un peu fort sur le krill ! » avait proféré Franck Icks dans le corps d'un mérou.) Tout y passait : la messe du « Temps du Seigneur », les résultats du tiercé, la météo, les émissions de cuisine (« Mais c'est dégueu ! On dirait une brosse à chiottes javellisée » avait postillonné Fred Alembrequin. Sa toque en était tombée. « Oui ! Tu as raison. Aussi, ça a la même consistance râpeuse et c'est froid pareil ! » avait renchéri Franck Icks en crachant dans la toque susmentionnée.)

La première fois, Caroline avait été un peu inquiète. Tout en continuant à zapper, elle avait failli appeler son compagnon. Pourtant, fascinée par ce tout nouveau et extraordinaire pouvoir, elle ne l'avait pas fait. Petit à petit, elle s'était même convaincue qu'elle devait garder ce secret pour elle. Elle avait fini par se persuader qu'elle avait été, en quelque sorte, choisie, « élue » pour recevoir cette télécommande spéciale. De toute façon, George ne regardait presque plus la télé. Il passait son temps sur internet. (Dans le doute, quelques jours plus tard, elle cacherait la télécommande quand elle serait au travail.)

Bien sûr, elle avait voulu comprendre le pourquoi et le comment d'un tel prodige. Elle avait d'abord cherché sur le site internet OuiBox. Il n'y avait aucune mention de touche « Anti-PC » dans le guide

d'utilisation. Elle entra le mot-clé « touche Anti-PC » dans des tas de moteurs de recherche, des forums, elle ne trouva rien. Pas de trace non plus de Franck Icks ou de Frédéric Alembrequin. Elle avait même essayé la hotline de chez « Oui ». En vain (*quarante-trois minutes d'attente, facturées à soixante-quinze centimes la minute ! Merci bien !*). Elle s'était décidée pour touche « Anti Politiquement Correct ». *Ça doit être ça, et puis zut, flûte, on s'en fiche de ce que ça veut dire tant que ça marche !*

Et donc maintenant c'est simple, elle est accroc. *Je m'en fous si c'est bizarre*. Elle se relève la nuit. *Super ! Rediffusion des questions au gouvernement à l'assemblée nationale ! Franck et Fred vont se déchaîner !* Elle y pense toute la journée, au bureau, à la pause déjeuner, dans sa voiture. Dès que quelque chose la contrarie, en réunion, dans les embouteillages, dans la queue au supermarché, elle s'imagine dégainant sa super *zapette*. Elle se voit alors enfoncer la touche « Anti-PC », les deux compères apparaissent et débitent leurs commentaires assassins sur la grosse dame qui n'arrive pas à faire son créneau ou les conneries qu'ânonne sa cheffe de service. Depuis deux ou trois jours, elle hésite même à la prendre dans son sac à main pendant la journée, *mais bon faut pas déconner non plus !*

Et George, donc, d'entrer dans le salon. Caroline baisse le son du poste mais elle ne lâche surtout pas la télécommande. George lui demande :

« Ça va mon amour ? Tu as passé une bonne journée ?

— Oui et toi ?

— Alors j'ai eu trois entretiens aujourd'hui. Pas mal non ?

— Super !

— Par contre du coup, j'ai pas eu le temps de faire les courses et je suis crevé. J'ai pas le courage de cuisiner. Ça te dérange si je nous décongèle une barquette de lasagnes ?

— Non pas du tout ! » Mais Caroline ronge son frein. Elle aura moins de temps pour utiliser sa télécommande et son incroyable touche « Anti-PC ».

Le repas terminé, Caroline aide très vite George à débarrasser la table. (C'est lui qui fait la vaisselle). Elle prend sa place dans son trou du canapé et... *zap !*

« Malheureusement, nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde chez nous... » Francine Gourgeois lève les bras au ciel puis les laisse retomber en signe d'impuissance. La cheffe du parti politique se penche en avant vers son interlocuteur. Daniel Rochon a un très léger mouvement de recul. Francine reprend : « Croyez-bien, monsieur Rochon, que je compatis au désarroi de ces pauvres gens. Mais nous, ici, ne sommes pas responsables des malheurs qui frappent leur pauvre pays (moue de dédain) ». *Ça rappelle le « senior plus » de Carlotta De LaPierra*, se dit Caroline.

« Et, vu le contexte économique chez nous, nous ne pouvons pas absorber cette masse de migrants. J'ajoute qu'ils sont de cultures et ont des valeurs différentes des nôtres. Je les respecte par ailleurs, mais elles ne sont pas *solubles*, si vous me passez l'expression ! Ah ! Ah ! Indéfiniment dans NOS valeurs et NOTRE culture. »

Caroline trouve déjà ça moins drôle, elle appuie quand même sur la touche « Anti-PC ».

La caméra quitte l'interviewer et son invitée, elle balaye le panel de Français représentatifs qui assistent à l'émission et qui auront droit, ô infime privilège, de poser une question bien calibrée à la pythie

« décliniste » et « catastrophologue ». *Ah ! Ça y est La caméra a trouvé Franck Icks (trop marrant son chandail en col V) et Fred Alembrequin* (en sorte de jeune cadre dynamique). « Allez-y les gars, réglez-lui son compte ! » murmure Caroline.

Mais bizarrement, les deux personnages restent muets. Ils semblent prendre leur temps et, impassibles, fixent la caméra devant eux, le regard vide. En bruit de fond, la voix rauque de Francine Gourgeois poursuit ses imprécations. Caroline laisse passer une trentaine de secondes puis appuie encore sur la touche « Anti-PC ». Toujours rien. Elle commence à s'inquiéter. Furieuse, elle enfonce plusieurs fois la fameuse touche. *Ah si ! Ça y est*. Franck se penche vers Frédéric. Il lui murmure quelque chose à l'oreille. Caroline râle : « Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?! J'ai rien entendu ! » Alors Franck Icks se redresse, hoche la tête en signe d'assentiment et s'enfonce dans son siège. Frédéric Alembrequin sourit et hoche lui aussi la tête d'un air entendu. Et tous les deux, sans ajouter un mot, se remettent à suivre l'interview. La caméra les laisse et revient sur les deux vedettes de l'émission.

« C'est pourquoi je préconise la fermeture totale et définitive de nos frontières et l'intervention de l'armée puisque les gouvernements successifs ont complètement désorganisé nos services de police aux frontières... » assène sans ciller Francine Gourgeois.

Caroline ouvre de grands yeux inquiets. Elle commence à paniquer. *Mais qu'est-ce qui se passe ?* Elle vérifie que les autres touches de la télécommande fonctionnent. Changement de chaînes : OK. Volume : OK. *Mince ! Mince ! Mais qu'est-ce qui se passe ?* Elle revient sur l'interview de Francine Gourgeois.

« Ça n'a rien de xénophobe. Je n'ai rien contre les étrangers, je l'ai déjà dit. Mais à condition qu'ils restent chez eux. Et donc... » *Vite !*

Vite ! Touche « Anti-PC » ! Ah ! Ça y est ! Ça remarche ! La caméra a foncé sur Franck Icks et Frédéric Alembrequin. Ils se rapprochent l'un de l'autre. Leur deux visages occupent tout le cadre. Ils regardent la caméra. Comme s'ils allaient s'adresser à Caroline. Franck chuchote :

« Dis donc, ma vieille, tu crois pas qu'on va tout faire à ta place ! » Caroline ouvre grand les yeux. Elle n'ose comprendre. Le regard mauvais, Frédéric lance un coup de menton en direction de la caméra.

« Tu t'es vue, une moule, accrochée à ton canapé ! Vautrée dès que tu as cinq minutes, à zapper comme une pauvre malade.

— Dans ton survêtement cradingue !

— Et qui pue ! »

Mais oui ! Ils lui parlent à ELLE. Caroline murmure, comme une petite fille prise en faute : « Qui ? Moi ? » Frédéric Alembrequin lui répond :

« Bien sûr, toi ! TOI ! Caroline Tissègne !

— Qu'est-ce t'attends pour bouger ton gros derrière ? Pour lui dire son fait à la Francine ?

— C'est facile devant ta télé ! Avec ta super *zapette* !

— Ah ! Ah ! Super *zapette* ! Mon c... »

George rentre avec un plateau sur lequel sont posées deux cônes glacés. Caroline a juste le temps d'enfoncer la touche « Anti-PC ».

« Je nous ai apporté des glaces, ça te dit ? » Caroline le regarde, affolée. Il faut qu'elle lui parle. Ce n'est plus possible. Cette histoire va mal finir. Mais elle n'a pas le temps de tourner sa phrase que déjà George ajoute :

« Tiens ! C'est Francine Gourgeois. C'est un requin politique comme les autres mais, faut reconnaître, c'est pas tout complètement faux ce qu'elle dit non ? » Et il s'assoit à côté de Caroline. *Quoi ?* se

dit-elle, *qu'est-ce qu'il a dit ?* Elle tombe des nues. Elle le regarde avec des yeux ronds mais lui regarde la télé. Il continue :

« C'est vrai non ? Regarde, moi, je suis au chômage. Y a pas de travail. Qu'est-ce qu'on va en faire de tous ces gens ? Non, moi, je me demande si je vais pas voter pour elle la prochaine fois. Juste pour secouer le cocotier. De toute façon, ils arriveront jamais au pouvoir. » Puis il regarde à nouveau la télévision et recommence à manger son cornet pistache caramel. Il a le regard vide et éteint. Le même que celui de Franck Icks et Fred Alembrequin tout à l'heure.

Hébétée, Caroline repense à la dernière tirade des « duettistes », quand ils lui ont parlé. *Enfin, ils m'ont pas parlé, ils m'ont massacrée oui !* Soudain, elle a l'impression de se réveiller d'un long sommeil, peuplé de rêves aussi doux qu'insignifiants. Elle semble « sortir d'elle-même » et se voit, vautrée comme tous les soirs depuis des semaines, dans son bout de canapé. (Avec son survêtement.) (*Crado, faut avouer*). Elle balaie du regard le salon et, subitement, son canapé lui fait horreur. Son « survêtement fétiche » et sa table basse lui font horreur. Et aussi George, à sucer bêtement sa glace, lui fait horreur. La télé, le journaliste et la femme politique (pas forcément dans cet ordre) lui font horreur. Et surtout... SURTOUT ! ELLE se fait horreur !

Instinctivement, Caroline attrape la télécommande et la serre contre sa poitrine. Son regard, atterré, va de George à la télé. Elle fait tourner son pouce autour de la touche « Anti-PC ».

Alors, Caroline Tissègne fixe George et décolle la télécommande de sa poitrine. Très lentement, elle lève le boîtier noir à hauteur de ses yeux. Elle se dit que George ne doit surtout pas détourner la tête et empêcher le geste irréparable qu'elle s'apprête à commettre. Délicatement, Caroline continue son mouvement et porte la télécommande à sa tempe droite. La petite led translucide entre en

contact avec son crâne. Calme et déterminée, elle enfonce la touche « Anti-PC », jusqu'à s'en faire mal à la jointure du pouce.

Je tiens pour, je tiens contre

Jean Azarel

« JE TIENS POUR… »

Je tiens pour
La légèreté du vent
Qui transporte les chimères
Fraîches écloses
Sous les jupes bouffantes
Je tiens pour
La poésie des quartiers
Que les bourges traversent
En serrant les fesses
Entre les lampes à sodium
Je tiens pour
Les princesses des Lavomatic
Qui roulent leur tendresse
Dans des kilos de linge
Avec tambour
Mais sans trompette
Je tiens pour
Les portes cochères

Où s’agitent à l’horizontale
Les jambes nues d’un couple
Baisant à l’arrache
Je tiens pour
Les fumeurs de hasch
Qui portent le poids du monde
Sur leurs épaules
En restant cools
Devant tant d’injures
Sur la beauté des choses
Je tiens pour
Les chemins de traverse
Où l’art gangrène
Le cœur du quotidien
Loin des effets de mode
Je tiens pour
Les hommes speedés
Des camions poubelles
Qui mettent hors la vue
Des bonnes consciences
Au petit jour en silence
La merde de nos existences
Je tiens pour
L’haleine des chevaux
S'enculant dans le froufrou
D’un pré au bord de l’eau
Avec pour témoins de noce
Quelques oiseaux picorant
Le bonheur du jour

Je tiens pour
Les trans quelque chose
Les filles mères
Les filles moches
Les semences anciennes
Les musiciens de rock
Les plaisirs des sens
Les marginaux créatifs
Les exclus de l'ascenseur social
Les fruits non trafiqués
Les drogues de conscience
L'a-dogmatisme
La poésie en tenue de combat
Les fraises des bois
Les libertaires tragiques
Qui emmerdent les cons
Je tiens pour
Les photographes de guerre
Aux clichés placebos
Dont la plastique formelle
Ne masque pas
L'horreur humaine
Je tiens pour
Ma bite luisante
Les fins de nuit d'avril
Quand les papillons
Ont disparu

« JE TIENS CONTRE... »

Je tiens contre
Les politicards de tous bords
Aux mains blanches
Et paroles propres
Qui ne se sont jamais mouillés
Dans la crasse du quotidien
Je tiens contre
Les pseudo poètes
Les *performers* laborieux
À l'imagination graillonneuse
Comme une huile de friture
Maintes fois réchauffée
Je tiens contre
Les gourous extrémistes
Faux chevaliers blancs
Qui poussent au crime
Les pense-misère
De la bêtise humaine
Je tiens contre
Les dealers de mort lente
Qui trouvent les aiguilles
Dans les bottes de foin
Je tiens contre
Le béton tagué
Des cages d'escalier
Où pleure le désespoir
Je tiens contre

Les tournantes
Qui ne sont pas
De Saint Vincent
Avec les viandards du sexe
Disant après coups
« Elle était consentante »
Je tiens contre
Le dé-tricotage du pull social
Pour toujours mieux exploiter
La faiblesse des pauvres gens
Je tiens contre
Les enclaves *boboland*
Avec joggers tranquilles
Œuvres d'art contemporain
Parkings privés
Intellectuels au teint rose
Loin du cœur
Loin des yeux
Des souffrances d'autrui
Je tiens contre
Les gros rats des villes
Pourfendeurs iso normés
Des petits rats des champs
Qui brandissent des fleurs
Face à la pompe à fric
Des multinationales
Je tiens contre
Les orgasmes pantouflards
La dictature des radars

Le mauvais whisky
Les fabricants de pesticides
Les souteneurs
Les beaux mecs
La déforestation
L'état islamique alibi
Les reality shows
Les laboratoires voyous
Les vacances aux Seychelles
Les patrons du CAC 40
La pensée unique
Je tiens contre
Les parents qui appellent leurs enfants
Selfie et Twitter
Je tiens contre
L'essoufflement progressif
Des forces
Contre les nouveaux dieux
Téléguidés

Passer la trentaine

Arnaud Modat

Donc, je tiens mon gosse par la main et ce merdeux braille publiquement, comme un gros pédé mélancolique, tandis que mes frères piétons, échantillons d'Humanisme synthétisés par l'esprit des Lumières/ la propagande américano-sioniste/ les jurys d'émissions culinai…

Ces mêmes ordures qui m'enjamberaient en râlant si j'expérimentais un AVC ici-même/ immédiatement/ sur leur trottoir/ face contre terre/ *Mais enfin, il fallait commander régulièrement des paniers de légumes, Monsieur…*

Ces mêmes dégénérés puant le charlisme regardent mon môme se lamenter ; et moi qui le traîne comme je traîne ma culpabilité/ ma peur de la solitude/ mon dégoût sincère pour le concept de famille (par amour du parad…

Ces braves gens s'imaginent que je ne suis peut-être pas le père de la petite fiotte, après tout, qu'on se ressemble pas tant que ça (en fait), et mes concitoyens de conclure, très habilement, que je m'apprête à enfermer l'enfant du soleil dans un cagibi, pour le nourrir ensuite exclusivement de croûtons à l'ail ECO + et lui faire subir tout un tas de procédures habituellement réservées aux malades de la prostate (jusqu'à sa majorité légale/en mode nu sur les galets).

Ces enfoirés la reniflent déjà…

Cette Une du prochain numéro de « Détective » :

IGNOBLE !

Il kidnappe un enfant roux dépressif et le viole en réunion lors de chaque changement d'heure pendant seize ans.

« Ah ça, on aurait jamais pu deviner ! » répondront-ils aux journalistes. Scandalisés mais dignes.

« C'était quelqu'un de poli, vous comprenez. Jamais un mot plus haut que l'autre. Comment pourrait-on imaginer ce genre de chose ? »

Les voisins débitent immanquablement des platitudes répugnantes quand on les interroge à propos du type du bout de la rue, après qu'une douzaine de cadavres de nourrissons mutilés est remontée à la surface d'un jardin de banlieue, suite à un glissement de terrain. Vous n'entendrez jamais témoigner :

« Eh bien, oui, maintenant que j'y pense, ça ne m'étonne pas tant que ça. Ce Monsieur tentait systématiquement de sucer la bite des chiens en pleine rue, avec un scalp grossier posé sur la tête et un collier de petits organes génitaux pendouillant autour du cou » .

« Oui, nous aurions dû nous méfier… Car ce Monsieur déféquait parfois dans sa main et lançait son caca à l'aveuglette sur les gens, lors des kermesses de l'école » .

La vérité, c'est que tout le monde se bat vigoureusement les couilles de ce que vous pouvez bien faire de vos journées. Mais ils vous jugent, bien entendu. Promenez-vous avec une sordide gueule de bois et un gamin bipolaire en pleine rue. Vous comprendrez enfin de quoi je parle.

S'il chiale tout ce qu'il sait, ce môme, c'est que je l'emmène à l'école et qu'il déteste ça. Deuxième jour. Il déteste déjà. Hier, c'était

la rentrée en maternelle et mon enfoiré de gosse, la chair de ma putain de chair, ne savait pas à quoi s'attendre. Je l'ai déposé, je me suis enfui comme un lâche et suis rentré chez moi, dilapider mes indemnités journalières. Aujourd'hui, ça y est, le gamin a percuté. Moi aussi, d'ailleurs. Dès que j'ai vu sa maîtresse, habillée en Desigual de la tête aux pieds, à un an de la retraite, avec sa gueule de connasse à n'avoir jamais ouvert un livre ou quitté le département, je ne me suis plus fait aucune illusion sur l'avenir de ce pays. J'espérais, comme tout parent, qu'on tombe sur une institutrice fraîchement diplômée d'Harvard avec des yeux de biche implorant le foutre, trois comptes Tinder, un corps souple et des articulations fluides. J'aurais pu, alors, m'inscrire à l'élection des parents d'élèves. Je me serais peut-être mis à la pâtisserie mais non ! Ô tragique quenelle du destin ! Une vieille femme à moitié démente qui, le jour de la rentrée, voyant les parents faire la queue devant sa classe dans l'espoir de présenter leurs mômes dûment torchés et portant leurs plus belles défroques estampillées *Bob l'Éponge* ou *La Reine des Salopes des Neige*s, a cru bon de plaisanter : « Mon Dieu, il faudra bientôt prendre un ticket, comme chez le boucher. Ahah. » Sale garce obsolète conspiratrice sans aucun doute favorable au mariage gay ! Puisses-tu développer une forme précoce d'Alzheimer et passer ta retraite à attendre un bus pour Cuba au milieu de ta cuisine plongée dans l'obscurité.

Donc, deuxième jour, on entre dans la classe, Masturbin et moi, et c'est le bordel intégral ! (Masturbin, oui. Et alors, tu vas faire quoi ? Sa mère voulait l'appeler Jean ou Kévin, peut-être même les deux. Mais c'est moi qui suis allé déclarer le gosse aux autorités municipales pendant qu'elle se faisait tranquillement recoudre la chatte. J'ai annoncé la couleur au type de l'hôtel de ville : *Masturbin, je vous prie*. Quand j'ai vu la tête du fonctionnaire, son expression qui oscillait

entre le doute, la peur et l'amusement sincère, j'ai su que j'avais fait le bon choix pour mon fils. Personne n'oublierait jamais mon Masturbin. *Avec un seul « t » ma gueule*, j'ai précisé au larbin municipal, tandis qu'il imprimait l'acte de naissance. J'imaginais feu Jacques Martin se penchant tout sourire sur mon enfant : *Qu'est-ce que tu vas nous chanter, Masturbin ? Place des grands hommes ? Eh bien, d'accord, nous t'écoutons…)*

Bref, dans la classe, tous les gamins sont en train de péter un câble au milieu des ardoises et des jouets Emmaüs, sur un morceau de flûte de pan diffusé par une chaine Hifi à cassettes, censé apaiser l'ambiance. Les lardons viennent de se rendre compte qu'on envisage de leur niquer scrupuleusement le cervelet, l'hypothalamus et même le bulbe rachidien jusqu'à ce qu'ils soient assez ravagés pour remplir une grille de Loto Foot ou voter Marion Maréchal Le Pen en se trouvant spirituels. Alors ils se roulent tous par terre, certains tentent de se défenestrer. Ils veulent tout brûler et c'est normal dit la maîtresse, *c'est comme ça à chaque rentrée, ne vous inquiétez pas, laissez-nous leur faire caca dans l'oreille sur une base quotidienne, nous sommes des professionnels, je vous garantis que ces canailles imploreront bientôt pour qu'on les inscrive en BTS force de vente*. Masturbin agrippe mon col. Ses petites mains transmettent une force à peine croyable. Dans ses yeux, je devine un ultimatum. Alors je fais ce qu'il faut. Je le prends sous le bras et nous foutons le camp. Sur le seuil de la classe, et même si personne n'y prête attention, je déclame : « Masturbin et moi, on vous pisse à la raie : on aime guère la flûte de pan ! »

Bim. Je me retrouve dehors, il est plus de 9 heures, et j'ai un gamin dans les pattes qui se sent plus pisser. Pour lui, on est des pratiquement des *Hells Angels*. Je réalise que je viens peut-être de propulser

Masturbin bien malgré moi vers une sinistre carrière de punk à chien, voire de député parlementaire. Moral dans les chaussettes.

Je vais rendre visite aux putes, étant donné que cette rentrée scolaire foireuse m'a donné envie de mourir et que j'ai subitement besoin d'une dose d'espoir. Les putes sont une source d'espoir considérable. Si vous ne savez pas ça, allez tous vous faire enculer et continuez à gratter des Astro.

« Papa, j'ai pas envie de marcher » scande Masturbin, tandis qu'on se dirige vers un square classé monument historique du quartier gare. « Marche ou crève, j'en ai rien à secouer », je lui réponds. « Papa doit se vider les couilles sans plus attendre ».

Et je presse le pas.

On s'arrête pour tirer un peu d'argent, en prévision des évènements qui se trouvent dans la ligne directe du scénario vaguement pornographique/ sordide/ compensatoire que je suis en train d'élaborer ; et le temps que je trouve ma CB, que je tape mon code et que je me gratte le cul si tu préfères, je confie ma clope à Masturbin. « Te grille pas les sourcils comme la dernière fois » je lui fais, tandis qu'il tient la cigarette comme une bougie d'anniversaire. Mon autorisation de retrait met une plombe à arriver, comme toujours. J'imagine que ma demande transite par La Défense, Israël, Washington, Tokyo et Damas, avant que la machine daigne cracher les 200 balles que je lui réclame.

— Votre fils essaie de fumer, Monsieur. Au cas où ça vous préoccuperait…

Derrière nous, une femme au physique désespérément inénarrable et son gosse en fauteuil roulant attendent leur tour. Le môme semble fracassé, ambiance maladie officielle du Téléthon ; fini à la pisse mais l'air sympa quand même. Masturbin, de son côté, essaie effectivement

de téter le filtre de ma Camel. C'est toujours marrant de voir les gosses fumer, je trouve. C'est con. Comme les ours qui font du vélo. Bref.

— Monsieur, il va avaler la fumée. Ou se brûler. Mais enfin !

— Et alors ? je réponds. Le vôtre est pas franchement mieux parti pour passer la trentaine.

Bim ! Punchline. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Rien ne surpasse l'arrogance d'un parent de trisomique. Ils sont quasi-intouchables. Ils se feront jamais contrôler par les flics, ni couper l'électricité. Tout ça parce qu'ils ont eu le mérite de mettre au monde un organisme monocellulaire. Mais pas de ça avec moi. « La prochaine fois, essayez de trouver un cendrier » elle me fait, soucieuse d'avoir le dernier mot. « La prochaine fois, avortez » je lui réponds (uniquement pour la rendre dingue d'ailleurs, parce que je trouve son gamin plutôt bon esprit, pour tout vous dire). En partant, j'essaie de *checker* le gosse mais on a des problèmes de synchronisation tous les deux et je lui donne une sorte de petit coup de poing sur le front, sans faire exprès. La mère hurle au scandale, comme si quelqu'un en avait quelque chose à foutre dans le quartier, comme si Gérard *Motherfucking* Holtz allait faire une descente.

À présent solvables, nous faisons un détour par le Lidl pour acheter une flasque de rhum Charrette. Masturbin, de son côté, tombe amoureux d'un fusil d'assaut de type M16 en *plastoc* de merde qui coûte moins de deux euros. Comment et pourquoi lui refuser ? Dans une quinzaine d'années, au train où vont les choses, le gosse devra probablement tenir un *check point* à Roubaix ou mener une guérilla urbaine à travers les maisons écroulées de Forbach. Dans ces conditions, il serait parfaitement irresponsable de ne lui offrir que des Pokemons ou du Kinder Bueno.

On passe par les quais et Masturbin attrape ma manche : « Papa, c'est quoi, ça ? ». Il montre l'eau et un truc blanc qui flotte. Je n'arrive pas à distinguer tout de suite de quoi il s'agit. Et puis je comprends. C'est la première fois que je tombe sur un truc pareil. Envie de vomir. On ne voit ça que dans les cauchemars. Qui ramasse les cygnes morts, d'habitude ? Qu'est-ce qu'ils foutent, aux services municipaux de cette putain de ville ? « Papa ! C'est quoi, le truc ? »

Je dis, sobrement : « C'est un cygne. Un cygne mort qui flotte ». « Ah, oui » répond Masturbin, pas du tout impressionné. Le cou de l'animal traîne sous l'eau, derrière lui.

On croise ensuite trois miliaires en patrouille. Masturbin les prend en joue et fait mine de les dégommer. Beaux joueurs, les soldats lèvent les bras et l'un d'entre eux se tient la poitrine en grimaçant. Moi, je me mets au garde à vous pour ces types à peine majeurs qui se pèlent les couilles toute la journée sans se faire aucune illusion sur l'aspect comique de leur présence dans nos rues. J'ai envie de les embrasser sur la bouche, ces connards. Je sais pas très bien pourquoi. Ils sont beaux comme des œuvres d'art, une installation surréaliste ambulante qui ne trompe personne. Et costauds avec ça ! La plupart seraient capables de me dévisser la tête à mains nues. « On se rend chez les putains avec mon fils, vous nous accompagnez ? » je leur lance. Ils se marrent et continuent à marcher lentement, vers nulle part, sans savoir pourquoi, en formation de combat. Ma parole, je les aime ces mecs…

En face du square abritant les catins, il y a une médiathèque municipale que je connais parfaitement. À une époque de ma vie, je ressentais un tel dégoût de moi-même que j'ai envisagé une carrière d'écrivain. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête. J'ai lu un ou deux bouquins de Michel Putain de Houellebecq et je me suis dit que c'était vraiment à la portée du premier aliéné venu, finalement, l'art du

roman. Je me suis donc farci dans cette même médiathèque municipale les plus éminents escrocs littéraires, de Fante à Boulgakov, en passant par Céline, David Foster Wallace, Salinger et autres Cioran, bref, toute la panoplie des *mange-merde* soit disant alternatifs. Palahniuk, sans déconner… Même lui. Je me trouvais vachement malin, sur le coup. J'étais l'élu, ni plus ni moins. Je reniflais mes pets et chacun d'entre eux sentait l'intrigue bien ficelée/ l'élargissement du champ de la pensée/ le drame sous-jacent/ le *cliffhanger* qui vise direct tes couilles. Eh ouais. Beckett, Asimov, Huxley, Ellis, Ford, Dijan. Ils me sont tous passés dessus. Je suis tombé tellement bas dans la névrose littéraire que j'ai participé à des concours d'écriture. Je n'en suis pas fier, ça non. J'en étais arrivé à plancher sur des appels à textes aux thématiques navrantes organisés par des revues numériques que personne ne lit, même pas leurs contributeurs, tout ça dans l'espoir de connaitre mon heure de gloire littéraire (c'est-à-dire quelques minutes sous les projecteurs d'O.N.P.C, à me faire descendre par un maigrelet méphistophélique et une gourde intolérable, puisque c'est bien de ça dont on parle, en 2015, quand on évoque la reconnaissance d'un auteur. Enfin bref, j'ai fini par me dire que je valais mieux que tout ça et je me suis remis au badminton).

Donc, la médiathèque municipale (*Bim*). On entre là-dedans et je me rue vers la petite salle de lecture du fond et ça rate pas : un clodo est en train de pioncer sur une table, la tête posée sur *Par-delà le bien et le mal* de ce bon vieux Friedrich. Je lui balance un solide atémi en travers la gueule (au vagabond céleste, pas à Nietzche (même si c'est pas l'envie qui…)), j'assois Masturbin sur la chaise à côté et je dis au clodo : « Mec, voilà 10 euros. C'est de l'argent. Tu peux t'acheter des choses avec. Toi, comprendre ? Parler français ? Bon. 10 euros, pour toi. Tu vois ce gosse ? C'est mon gosse. Tu le quittes pas des yeux,

ok ? Chouf, chouf. Y aura 20 euros de plus si le môme est encore vivant quand je reviens. Dans une heure. Pizzicato ? »

Il regarde Masturbin, qui le pointe avec son M16. Il sourit. Un bon clodo, ça. De mon côté, j'attrape quelques ouvrages vaguement illustrés que je dépose juste devant mon fils. Le gosse tire la tronche. Je lui dis : « Écoute, tu vas peut-être pas aller beaucoup à l'école dans les semaines qui viennent, mais ne vas pas croire que tu vas te toucher la bite jusqu'à Noël, Masturbin ! Instruis-toi. »

Et je me casse sur Mars.

***

C'est le genre de square dans lequel aucun mineur n'a mis les pieds depuis longtemps. Les putes sont disséminées sur les modules de jeux, sur les bancs, au milieu des seringues, des mégots et des emballages de chips virevoltant au gré du vent. Des Africaines pour la plupart. Mais en fait, il y a un peu de tout. Le type assis sur son tabouret de pêcheur se fait appeler « Glucose ». Il prétend être le seul albinos mauricien vivant et je ne demande qu'à le croire, vu sa gueule. C'est aussi le dernier homme à porter un sac banane. On échange les conneries d'usage et je lui demande :

— Celle-là, sur la balançoire ?

— Ça pourrait être ta mère.

— Ne manque pas de respect à cette putain, s'il te plaît. Elle me semble très bien, à moi.

— Comme tu voudras. J'espère que t'es vacciné contre le tétanos. Ahah.

La fille s'accroche désespérément aux cordes de la balançoire. Elle porte des bottes de pluie rouges et jaunes, des bas résille Marque

Repère et un sweat-shirt à capuche « *Bon Jovi World Tour 1997* ». Effectivement, elle devait déjà tapiner sous Giscard. Je viens de me choisir la pire pute de toute la ville. Je pourrais élaborer tout un tas de théories à ce propos, plus ou moins en rapport avec mon enfance sans problèmes mais je vous demanderais simplement de me suivre ou d'aller bien vous faire enculer.

« Agnès ! » gueule Glucose en direction de la balançoire : « Tu peux encore marcher, ma belle ? ».

D'abord il ne se passe rien, et puis on entend la fille marmonner quelque chose. Elle se ramène. Démarche très post-apocalypse. « Agnès », ça lui va pas terrible, je trouve. On aurait quand même pu lui trouver un nom de scène plus approprié. Elle est pas jolie. Elle est pas moche non plus. Vous connaissez la chanson. Disons qu'elle est imperméable aux canons de beauté classiques. C'est difficile à juger. De la même manière qu'il serait complètement idiot de critiquer le design d'une bagnole impliquée dans un choc frontal à trois heures du mat, sur une départementale bretonne. Cette pute est une épave multi-accidentée, sans aucune assurance. Moi, ça m'est égal. Je suis client. J'ai jamais boudé une femme abîmée et j'utilise encore mon vieux Nokia 3310, par exemple. Agnès m'agrippe le bras et se met à cracher quelque chose de vert, pour une raison qui la regarde. Glucose me rédige un devis et je lui fais :

— T'aurais pas un peu de coke, tant qu'on y est ?

— J'ai juste mon gramme, il répond. Mais tiens, mange. Je peux même pas le renifler, de toute façon. Rhume des foins, ou un truc dans le genre… Y a rien qui passe alors je l'ajoute sur ta note.

— Faut dire que ça c'est drôlement réchauffé.

— Les albinos sont plus sensibles aux variations de températures, tu le savais ?

— Le truc, c'est de toujours porter un tricot de peau.

— Ouais, mais ces saloperies me grattent.

— Je sais, putain. Je le sais bien…

Bim, donc. Agnès et moi, on se tire. Je suis obligé de lui tenir le bras jusqu'à sa piaule. D'abord, je suis un authentique gentleman mais surtout la pauvre fille est en pleine montée d'acide depuis environ quinze ans. On a le sentiment de marcher sur de la glace. On cause un peu. Agnès me raconte la fois où un soldat en permission, sous-officier des transmissions, est tombé raide mort pendant qu'elle lui administrait une pipe. *Le soir du nouvel an*, elle dit, à minuit pile. Ça me met tout de suite en confiance. Elle précise qu'il bandait encore quand les pompiers sont venus le chercher. Elle dit : *Ben ouais, t'inquiète pas, je sais y faire et je suis allée à Chambéry, une autre fois, et on m'a reçue comme une reine, là-bas, en Savoie*. Tout cela n'a aucun sens mais qu'est-ce que vous voulez ? Quelques glissades plus tard, on finit par arriver chez elle.

J'ai vu des tas de piaules sinistres, depuis le temps, et j'ai même habité la plupart d'entre elles. Je sais donc reconnaître un scandale sanitaire quand j'en vois un. En l'occurrence, la décoration intérieure de la chambre d'Agnès est d'inspiration camp de réfugié/ cellule d'asile psychiatrique. Si vous êtes abonnés à Maison Créative, fermez les yeux un instant. Déjà l'odeur… Ça pue le tabac froid et la mort lente. Caractéristique. Agnès suit visiblement une sorte de régime Dukan alternatif à base de raviolis en boîte, bière de clochard et tablettes de décontractant musculaire. Tant qu'à essayer de se tuer, je me demande toujours pourquoi les gens ne se couchent pas directement sous un RER. Ils cultivent leur agonie comme on prend soin d'un jardinet de banlieue, une parcelle de mauvaise terre, au bord de l'autoroute. Sinon, nous avons un matelas crasseux posé à même le

sol, un bidet bouché au milieu duquel flotte un téléphone portable dans une eau croupie, un lavabo, de la nourriture solidifiée, accrochée à un tapis. Un vieux gode ensanglanté qui traîne, des bouteilles vides. Des capotes collées sur les murs, comme autant d'interrupteurs futuristes. Et aussi des centaines de recettes de crêpes et de lasagnes découpées dans des journaux. Démence/ fracture sociale/ gastronomie/ taches de sperme. S'il existe un Enfer après cette chambre, je mange des fruits et légumes quand vous voulez. On ne sait même pas où étaler sa coke dans ce merdier.

On pourrait croire que rebuté par tant d'immondices, par le taudis et sa locataire plus morte que vivante, je vais juste m'asseoir sur le matelas pour évoquer la Savoie avec une condescendance parfaitement dégueulasse et qu'après ça, je foutrai le camp aussi vite que possible. Si c'est ce que vous pensez, je vous conseille de vous poser les bonnes questions sur vous-même. Et vite. Je n'ai rien à voir avec un Holden Caulfield. Non, Monsieur. Je plaque Agnès contre un mur, je remonte sa jupe, je me lèche la paume de la main, j'humidifie son con d'un autre âge et y enfourne sans plus tarder ma petite queue nécessiteuse, dans l'espoir de reprendre goût à l'existence. Et j'aime autant vous dire que c'est pas un mauvais cheval, cette Agnès. Je l'encule et j'ai l'impression de jouer au flipper clandestin dans un bar de motard. Avec le côté roulette russe, aussi. Je pensais avoir des capotes sur moi mais je suis obligé de me farcir cette bonne vieille Agnès en mode années 80, comme si demain n'existait pas.

Je ne bande pas aussi fort que je devrais. Je veux bien l'avouer. J'essaie de penser à une lycéenne en plein oral de français, dissertant maladroitement sur un texte de Montesquieu. *De l'esprit des lois*, peut-être. Je pense à cette femme que j'avais suivie pendant des heures dans la rue, le jour de la fête de la musique. Elle portait une robe d'été

transparente et on pouvait voir sa raie, sans problème. Je m'étais lancé dans une filature impeccable. Je la frôlais. J'ai bien cru que j'allais la violer et je suis à peu près certain qu'elle aurait adoré ça, que je la coince entre deux bagnoles et que je la prenne sans rien demander, comme on s'arrête brusquement pour refaire ses lacets. Je pense à Vitaly Scherbo, le gymnaste biélorusse, et ses six médailles d'or aux jeux olympiques de Barcelone. Je pense à deux inconnues qui se roulent une pelle et se doigtent en classe affaire, juste avant un crash aérien, alors que les masques à oxygène dégringolent du plafond. Je bande pas aussi fort que je devrais. Je pense à cette Femen plaquée au sol par un vigile, à Bruxelles.

Bon. J'ignore comment vous baisez vos putains mais en ce qui me concerne, je veille toujours à échanger quelques mots avec les petits commerçants. Sans doute une manière de rendre nos rapports moins inhumains. Autant la levrette est propre à l'introspection, autant la position du missionnaire favorise la discussion courtoise :

— T'as des gamins ?

— Oui. Oui. Mais le problème, c'est celui du milieu. Je me rappelle plus comment il s'appelle, tu comprends ?

— Voilà ce qui arrive quand on choisit un prénom à la con. Le mien s'appelle Masturbin et personne ne l'oubliera jamais.

— Jean-Kevin, je l'appelle, moi, en attendant.

— Ça s'est bien passé, la rentrée, de votre côté ?

— Une fois, à Chambéry…

— Bon, ok. Ferme là.

— Tu peux me pisser dessus, plus tard, si tu veux.

— J'en ai encore pour deux minutes...

Bim. Retour à la rue. Je ne déborde pas franchement d'espoir mais

j'ai quand même moins envie de mourir à peu près jeune. À la médiathèque, je retrouve Masturbin et son précepteur de fortune. Ils se sont dégotés un Puissance 4, je sais pas comment. « Qui gagne ? » je leur fais. Masturbin me saute au cou et me raconte en détail tout ce qui s'est passé de son côté pendant mon absence. Je n'y comprends rien, ou presque. À cet âge-là, c'est encore foutraque. Ça n'a aucune structure. Le clodo me fait son rapport lui aussi (auquel je ne capte rien non plus) et je lâche les 20 sacs promis.

C'est à peu près comme ça que se termine cette histoire et si vous aimez les récits à chute, si vous êtes un putain de puriste et que vous considérez que chaque pièce de littérature devrait être une tentative d'élévation morale, je suis obligé de vous orienter vers la chatte de votre mère, cette pauvre connasse qui attendait un peu mieux de vous et de votre…

Le jour suivant, chialeries ou non, Masturbin est allé à l'école.

Une semaine plus tard, il appréciait déjà la flûte de pan.

Son BTS force de vente en poche, il est aujourd'hui agent commercial sédentaire pour SFR.

La part ductile de l’être

Jean-Claude Goiri

Ce n’est pas demain la veille que je me donnerai la mort ! Parce qu’il faut voir comment ça vit ici !

Il y en a des pages et des pages, de la vie : plus vous les tournerez, plus il y en aura. Et si vous tournez dans le bon sens, vous pourrez même y comprendre quelque chose. Comprendre, par exemple, comment ça déborde quand on pense trop fort. Quand on est debout, ça déborde par la bouche. Et ça déborde par les mains quand on est assis. Ça laisse même des traces. Au bout d’un moment, il y en a même partout, des traces. Certains s’acharnent même à les effacer. Mais rassurez-vous, ils font le ménage par pure faiblesse. Ceux-là, ils lavent même leurs rideaux. Moi, je n’ai pas de rideaux. Ainsi, tout le monde me voit. Vous savez comme moi la difficulté d’avoir une marche naturelle quand on sait que tout le monde nous regarde. Quand je suis chez moi, je ne sais jamais s’il faut que je lance le bras en premier ou si c’est la jambe qui doit ouvrir la marche. Le balancement entre le bras et la jambe est primordial. C’est ce qui fait le naturel. Je ne sais pas ce que mes voisins en pensent, mais je trouve que je m’en sors pas mal. Ce balancement est bien sûr adapté à mon métier : rythmé, coulant, gracile et réfléchi. Évidemment, la démarche, chez soi, quand on sait que tout le monde nous voit, s’accompagne d’une tenue

irréprochable. Il faut toujours être tiré à quatre épingles et rasé de frais. On ne sait jamais, si l'on vient à plaire à quelqu'un. Moi, c'est : pantalon et cravate verts, chemise orange et veste noire. Je me défoule sur les dessous : je mets vraiment n'importe quoi. Une voisine a l'air d'apprécier. Je vois son ombre derrière ses rideaux. Elle passe son temps à m'observer. Je sers au moins à quelque chose. Les trois fenêtres de nos appartements respectifs sont exactement les unes en face des autres. Elle peut donc me voir : à mon bureau, sur le canapé, dans mon lit. Elle en a pour vingt-quatre heures si elle veut. Du coup, elle me connaît par cœur. Un jour que je m'installais sur mon lit avec un livre (j'avais enlevé ma veste pour ne pas la froisser, la veste), en levant les yeux pour tourner la deuxième page de mon livre, j'ai remarqué qu'elle était partie. Mais là, c'est son voisin qui m'observait. Il faut savoir que le voisin de la voisine se promène toujours à poil. Mais, il a une grande excuse : il a des rideaux ! Mais, ses rideaux sont toujours grands ouverts. Donc, l'excuse des rideaux lui permet de faire balancer ses couilles comme il veut, le plus naturellement du monde. Et, j'ai remarqué qu'une marche inconsciemment naturelle est autrement plus efficace que la mienne. Agile, souple, féline, elle permet de passer partout sans jamais se cogner. Il faut voir comment il navigue dans son appartement. Le fait que je ne voie pas ses pieds ne fait que rajouter du merveilleux. Et il fait ça en couple. Parce que sa femme c'est pareil. Nue et féline, elle se trimballe merveilleusement d'une pièce à l'autre. Cette femme-là, elle a dû inventer quelque chose un jour. Il y a très longtemps. Le souple, la grâce ou la poésie. Nue, elle est habillée de beaucoup plus de choses que moi avec mon costard. Une fois je l'ai vue habillée. C'était quelque chose. J'étais tellement gêné qu'elle a ressenti ma gêne et a tiré les rideaux. Je suis retourné, penaud, m'assoir à mon bureau. J'étais bouleversé. Ce jour-

là, je me souviens, je n'ai pas pu travailler. Le fait d'avoir violé son image publique ne me permettrait plus de la regarder en face. On ne se rend pas toujours compte de ce que l'on montre aux autres. Maintenant, je ne peux m'empêcher de l'imaginer habillée, fondue dans une foule, à faire des choses banales, avec des gens ordinaires. C'est indécent. Une autre fois, elle a été indécente avec son mari. C'était un jour d'été. Toutes les fenêtres de la ville étaient grandes ouvertes. Elle a dit comme ça à son mari qu'il était adorable. J'ai bien entendu par la fenêtre l'air se remplir de « tu es adorable ! ». On ne se rend pas compte parfois de ce qu'on laisse couler vers les autres avec la parole. Le pauvre vieux. J'imagine qu'aujourd'hui encore il doit s'efforcer de rester adorable. Elle lui aurait dit « tu es un vieux con ! » il aurait pu changer, y faire quelque chose. Il aurait tout fait pour évoluer. Mais là, qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ? Il ne peut que s'enterrer sous sa stèle « adorable ». J'ai un autre exemple : la puberté faisant pointer ses premiers poils, mon amie intime de l'époque me dit « tu as trois poils sur les couilles, c'est trop mignon ! ». Autant vous dire que quand j'en ai eu plein, des poils, je ne me suis plus jamais déshabillé devant elle. J'avais peur de ne plus être « assez mignon ». J'ai rompu notre relation. Je ne pouvais plus supporter son regard. Quand je la croisais dans la rue, je changeais de trottoir. Puis, plus tard, j'ai fini par changer de ville. J'ai même changé de pays pendant un an. Je ne l'ai plus jamais revue. Je ne dis pas que le voisin *adorable* devrait rompre avec sa femme, mais ce serait la solution la plus raisonnable pour lui. Et pour elle aussi. Elle pourrait se remettre en couple avec un connard et tout faire pour qu'il évolue. Ça ferait bouger sa vie. Peut-être même que ça mettrait du beurre dans ses épinards, parce que les connards, en général, ils ont des métiers qui rapportent. Parce que se foutre de tout et de tout le monde en ne pensant qu'à

l’argent, ça finit par donner des métiers comme psychanalyste ou politicard. Ils savent ce qu’ils font ceux-là. Au lieu de les critiquer, il faudrait peut-être leur dire qu’ils sont « adorables » pour qu’ils n’aillent pas plus loin. Qu’ils s’enterrent et qu’on n’en parle plus. Elle pourrait s’en payer des habits, la voisine, avec des zigotos pareils. Moi, je la verrais bien avec une robe toute simple en noir ou en blanc. Pas avec ces habits qu’elle portait le jour où je l’ai surprise habillée. Elle avait une jupe orange et un chemisier vert, couleurs qui ne riment pas du tout avec ses longs cheveux noirs, et, qui riment encore moins avec sa grâce inconsciemment naturelle. J’ai pu admirer cette grâce un autre jour encore : lui, était à poil sur le lit, au repos, tranquille. Je l’ai vue glisser à travers tout l’appartement, nue, comme sur un nuage. Elle est arrivée directement entre les cuisses de son mari et a fait quelque chose avec sa bouche. Je n’ai pas bien vu mais les gestes étaient d’une douceur innommable. Puis, elle s’est installée sur lui et a commencé une danse véloce et aérienne. La cavalcade terminée, elle s’est allongée aux côtés de son homme. Lui, il s’est levé illico et, est sorti de la chambre. Et c’est là que toute sa grâce à elle a jailli. Il y avait comme un halo tout autour d’elle. Son corps s’est éclairé d’un coup. Elle était allongée sur le dos, les bras en croix et une jambe repliée. Quand elle a tourné la tête vers moi, j’ai même pu voir que la bombance de ses lèvres s’était accentuée, ce qui donnait à la bouche une valeur d’épiphanie du corps. Elle a dû remarquer mon admiration car elle m’a fait un petit signe de la main. Alors que je lui répondais, le mari revenait avec DEUX verres de vin. Et c’est là qu’elle l’a enterré. Quel a été mon rôle dans cet acte irrémédiable ? Je ne sais pas. Moi, je ne faisais qu’admirer. Ou alors elle a fait ça parce que j’ai fini par lui plaire, et, elle enterre son mari avant de venir sonner à ma porte. On verra bien. En tout cas, si elle vient vivre avec moi, il faudra qu’elle

s'habille en noir ou en blanc, histoire que ce soit raccord avec mon métier. Moi, si je m'habille en couleurs, c'est parce que je ne veux pas que les voisins sachent le métier que je fais. C'est un boulot honteux. La voisine, non seulement je lui demanderai de s'habiller en noir ou en blanc, mais aussi de changer son vocabulaire. Quoique, ce n'est peut-être pas utile. Car moi, je ne suis pas adorable. La preuve : je n'ai aucun ami. Ceci est bien sûr adapté à mon métier. Je m'accapare l'intimité des autres. Je la triture, je la mâche, je l'expose. Tous ceux qui ont voulu devenir mes amis se sont retrouvés à poil sur la place publique. Démunis, penauds et sans voix, ils n'ont rien trouvé pour me combattre. Il y en a bien qui ont essayé d'exposer mon intimité pour effacer mon être. Mais je n'ai pas d'intimité : je viens de partout et je vais partout. Je m'immisce. J'explose l'écran, l'écrit, le creux. Tout est bon à manger pour moi. Même ceux qui font mon métier ne peuvent rien contre moi. Parce qu'ils ne peuvent tout simplement pas me reconnaître. Pantalon et cravate verts, chemise orange et veste noire. Rythmé, coulant, gracile et réfléchi.

Je n'aurais jamais dû vous dire tout ça : vous allez me reconnaître maintenant. Je n'ai plus qu'à m'habiller comme tout le monde. En noir et blanc. Le mouvement naturellement raide. Consciemment naturel.

Habillé comme ça, je resterai dans le même métier, mais je m'occuperai de violer l'image publique.

À voir.

Les onzièmistes

Louise Fonte

Elle gare son scooter juste en face du bar.

Elle range son casque sous le siège, accroche une grosse chaîne autour de la roue et allume une clope avant de traverser en direction de la terrasse fermée et chauffée.

« Quoi de neuf ? » je dis d'emblée en essayant d'être la plus *coolos* possible.

« Rien de spécial, et toi ? »

Voilà pour les salutations. Un genre de *salam aleykoum, aleykoum salam* rituel quand on manque d'inspiration.

C'est dimanche. Début de soirée. La terrasse se remplit vite. Le dimanche soir c'est comme une petite dépression sentimentale. Une rechute hebdomadaire. On redoute. Faut trouver des astuces pour pas trop gamberger sur la semaine d'hiver glauque qui s'annonce. On se fait un ciné ou on sort prendre un verre en terrasse.

Avant même de s'asseoir, elle sort de ses poches téléphone portable, briquet et paquet de clopes.

Des blondes anglaises. Qu'elle fume en 20 secondes ou qu'elle oublie dans les cendriers. Elle les achète par cartouches. Le samedi matin.

« C'est plus pratique ».

Sandrine doit en descendre un à deux paquets par jour.

« Ça dépend si ma boss me fait chier ou pas. Ou si je sors. En une soirée, un paquet, ça file sans que tu t'en aperçoives. »

Elle a des ridules de couperose autour des ailes du nez qui commencent à ramifier sur les joues. C'est le vin blanc, je me dis pour me rassurer. En tout cas c'est ce que j'ai lu sur *Doctissimo*. Pas de vin blanc, malheureuses. Il me semble aussi que ses cheveux se raréfient sur le sommet de son crâne de quadra. Le casque du scooter arrange rien. Donc pas de vin blanc et pas de scooter.

À peine assise en face de moi, elle se penche sur son smartphone.

Un 4G, avec une coque personnalisée. Une photo. Je reconnais tout de suite Joe Strummer explosant sa guitare lors d'un concert. L'image est devenue banale.

« Je suis au radar... Hier soir avec les filles on a fini au Cactus pour l'anniversaire de Véro. On a enchaîné les *shooters* Vodka *Tagada* et *Dragibus*. Tu connais ? C'est super bon cette cochonnerie. Je suis rentrée, je sais pas comment... Sur le *scoot* je trouvais plus la lumière, t'as qu'à voir. Je vais calmer la picole ce soir. »

Son doigt court avec dextérité sur l'écran, comme si elle faisait un perpétuel « non, non... »

« Tu veux voir la merveille des merveilles ? » elle demande.

« J'ai tellement de trucs dans ce téléphone... c'est le souk. »

Je patiente. Dans le gentil brouhaha de cette terrasse de bar branchouille du 11ème arrondissement.

Elle se redresse en souriant.

« Mon bébé ... La plus belle du monde... »

Je jette un œil sur l'écran. Un chaton plein de poils s'étire sur une couette.

« Sympa...

— Sympa ?! C'est tout ce que ça te fait ? »

C'est qu'elle se vexerait.

« Attends, j'en ai plein de trop craquantes... »

Je n'ai aucune envie de me taper deux cents *pics* Instagram de sa nouvelle lubie d'e-acheteuse dépressive-compulsive.

Mais y' a pas moyen de lui faire relever la tête.

« C'est un Sacré de Birmanie homologué avec arbre généalogique, tests de non-consanguinité et les vaccins. J'ai même un certificat. Ça m'a coûté une *blinde*. En tout j'ai sorti 1500. »

L'année dernière, c'est un Chihuahua qu'elle voulait. Ce boudin à poil ras avec la tête d'un type qui a subit le supplice du garrot.

Elle voulait un Chihuahua parce que toutes les gouines et les *goins* de Paris ont un Chihuahua ou bien un Bouledogue Français.

« Samedi dernier je suis passée chez Doggy's Delight. J'ai repéré des trucs. »

Doggy's Delight, c'est *the place to be* pour les accessoires de chiens de folles et de *goudoux* à slims. Y a même des pyjamas en pilou pour les cochons d'Inde. En plein Marais.

Sur son écran, elle me montre la photo d'un collier à chat.

« Regarde, c'est trop chou ce collier anti-Manif pour Tous ! ça pète non ? Je te dis pas le prix. »

Sandrine est infographiste pour les chaînes du groupe M6. Elle fabrique des *incrusts* publicitaires.

Salaire plus que correct, mutuelle, cantine, comité d'entreprise, RTT et tout le toutim. Le train-train d'une fonctionnaire de la CAF.

« Et le boulot ça roule ?

— Ouais... La routine. »

Elle compose toute la journée des bandes-annonces pour M6 Boutique, affaissée devant un écran, dans un petit bureau comme un placard à balais. Et le soir, dès qu'elle rentre dans son studio de célibataire, elle télécharge sur son MacBook Air des centaines d'heures de films et de séries qu'elle regarde à peine, puisqu'elle prend des somnifères. Elle s'endort comme une masse, comme on tombe dans un puits, devant *Masters of Sex*, son ordi allumé à côté de sa tête.

Elle lève enfin les yeux.

« Je t'ai pas dit... La semaine dernière j'ai dîné chez Caro et Florence. L'angoisse. C'est fini, je vais plus dîner chez les lesbiennes qui ont des gosses. Terminé. J'ai toujours été claire, hein. Les mômes ça me fait suer, j'ai pas le feeling. Toute la soirée elles ont parlé grossesse et tétines bios. »

Elle énumère :

« Maintenant faut enlever les chaussures, on peut plus fumer, on peut plus parler fort à table, c'est à peine si on peut aller aux chiottes parce que la chasse d'eau fait du bruit. Je me suis fait virer à 22h, un samedi ! Ces dames se lèvent tôt le dimanche pour emmener les jumeaux aux bébés-nageurs. Putain, le cauchemar ! Le milieu gay est devenu chiant comme une pub Kinder Surprise... »

Elle attrape un nouveau paquet de clopes dans son sac, qu'elle ouvre machinalement. Elle jette le film plastique à ses pieds.

« Au fait, t'as remarqué qu'y a plein de jumeaux avec les PMA ? »

Elle en allume une sans y penser, aspire une très longue première bouffée.

« Un chiard déjà ça craint, mais deux... »

L’effet *Happy Hour* augmente rapidement le volume sonore et réduit l’espace entre les corps. On se retrouve bientôt cernées par de jeunes parisiens à mèche, à moustaches, tatoués dans le cou, chaussés de petites tennis en toile Tommy Hilfiger complètement défoncées, en plein mois de février. Ça fume des cigarettes fines *ultra-light* au menthol, en alternance avec des cigarettes électroniques. C’est la tendance. On dirait qu’ils pompent des stylos Bic. Ça boit des Leffe. Ça gratte angoissé des boutons d’acné sous la barbe de trois jours en parlant cinéma du réel et *crowdfunding*.

Les chauffages au butane en forme de parasol qui rougeoient au dessus de nos têtes brûlent le sommet du crâne. Sensation désagréable. Une crête de feu tout le long de la terrasse bâchée de plastique. Si un de ces chauffages bascule, tiens par exemple à cause d’un geste trop appuyé de la greluche un peu bourrée qui vocifère en face de moi, à un mètre à peine :

« Lana Del Rey, un thon qui chante du nez ? Tu délires grave Jérèm. Elle est ultra *chanmée* ! Et elle fait pas *frigidas* du tout, c’est quoi ce buzz de mytho ? »

Donc, s’il bascule ce chauffage, les longs cheveux en chignon rétro de la fan de Lana Del Rey vont s’enflammer comme une torche.

En bonne névrosée parano, je fais dans ma tête le circuit de ma fuite en *loucedée* si la terrasse de la génération Y s’enflamme.

Il n’y a guère qu’au bord de la mer que je n’ai pas de crise de catastrophisme claustrophobe. En revanche, je scrute systématiquement l’horizon pour vérifier, on n’est jamais trop méfiant, qu’un tsunami ne se dirige pas à toute berzingue sur moi. Trouver une forme de paix, même relative, quelque part sur cette terre, ne semble pas être au programme de mon karma présentement.

Préoccupée, je nous ressers de ce *pif*, choisi parmi une trentaine de vins différents. Afrique du sud, Californie, Australie, Argentine, le tour du monde des sulfites et pesticides sur un énorme tableau écrit à la craie, suspendu par des chaînes au plafond.

Le Côtes du Rhône que Sandrine a finalement préféré à un Cabernet chilien est abominable.

Normalement même les plus *dégueulebiffes*, ceux qui traînent la pire réputation, chaptalisés, sucrés, restent moelleux. limite sirop de fraise. Là on dirait qu'ils ont rajouté du Pulco citron. De toutes façons, chaque fois qu'on sert du vin en carafe dans un bar, j'ai des vapeurs.

« Je grignoterais bien un truc. Une plancha charcute-fromage, ça te dit ? »

Je réponds que j'ai pas très faim.

« Moi j'ai la dalle, tu piocheras... »

Après un certain temps, une serveuse stressée, tatouée des poignets jusqu'aux épaules, déboule à fond et dépose d'un air furax sur notre table une énorme planche à découper en pin recouverte de *charcutailles*, soi-disant ibériques, italiennes, corses, et fromages *itou*. Elle hurle : « C'est possible de faire une petite place sans vous déranger ? Je reviens avec le pain… »

Sandrine prend immédiatement le plateau en photo avec son téléphone. Un réflexe. Puis elle choisit avec gourmandise un filtre qui sature les couleurs, comme si cette charcute irradiée en avait besoin, et balance un tweet dans la foulée :

« *Yumi !* Je me lâche, c'est le week-end ! »

En ce qui me concerne, hors de question que je touche à la moindre rondelle de ce truc fluo présenté sous l'appellation de chorizo. Je fiche mon billet que c'est du cheval sénile plein d'escarres acheté en Bulgarie, débité en Pologne, conditionné en Belgique et teint au mercure au chrome en Espagne, d'où l'appellation « chorizo ».

Elle mastique.

« Tu veux pas essayer le saucisson d'âne ? Super goûteux. »

Plutôt crever.

Plutôt me trouer l'estomac avec du simili Côtes du Rhône allongé au Pulco ou même à la pisse de chèvre, tiens.

Elle insiste la bougresse.

« Tu veux pas la mortadelle ? C'est le seul truc que j'aime pas. »

On dirait des photocopies de tranches de mortadelles.

« Tiens au fait, tant que j'y pense... Regarde dans ma poche, y a une clé USB pour toi... »

Elle allume vite fait une clope qu'elle pose sur le cendrier après avoir tiré une taffe, et refourgue dans sa bouche une tranche de rosette qu'elle plie soigneusement en quatre comme une feuille de Sopalin.

« Accroche-toi poulette, je t'ai fait la totale : *Game of Thrones*, saisons 18 et 19. *Orange Is The New Black* avec tous les bonus. *Walking dead*, tu vas kiffer, *Breaking Bad*, obligé pour ta culture... Je t'ai aussi rajouté la première saison de *Dexter*, c'est la meilleure. »

Je regarde la petite clé USB, incrédule.

Elle ajoute : « Équipée pour l'hiver. »

Si j'avais encore un doute, il vient d'être levé. J'ai donc définitivement la tête d'une fille fichue, qui n'a plus qu'à s'assommer avec des séries pendant ses soirées solitaires en mâchouillant des ailes de poulet grillé de chez KFC. Un fille bousillée, quoi. Un fantôme

errant dans *hipsterland*.

« Merci... Fallait pas. »

Je jurerais que je viens de voir passer un éclair dur et froid dans son œil cerné.

« Tu paies rien pour attendre avec tes grands airs. La benzodiazépine ma p'tite, t'y viendras aussi. Un de ces quatre, comme les autres. T'es pas meilleure que moi » semble-t-elle dire avec son sourire en coin.

« T'inquiète, je fais ça au boulot… Rien d'autre à foutre. »

Quand je lui dis qu'elle pourrait changer de taf au lieu de virer neurasthénique, elle répond invariablement :

« Bah, c'est que mon boulot, c'est pas ma vie. Y a pire. Je me mets en mode *j'attends que ça passe* jusqu'à 18h .»

Depuis des années, Sandrine consulte une radiesthésiste magnétiseuse de Livron. Par téléphone.

À chaque décision importante, elle l'appelle. La grosse maligne à l'autre bout du fil pose deux, trois questions, et fourbit ses oracles :

« Tu vas rencontrer quelqu'un avant Pâques. Vous allez très bien vous entendre, et tu auras envie de t'installer avec cette personne. »

« Ton ex va se faire plaquer dans l'année, elle va vouloir revenir. »

« Tu peux partir en vacances à Marrakech, y aura pas d'attentat ce mois-ci. »

Sandrine y croit à fond.

« Bien sûr que j'y crois. Elle avait prédit que Mélanie me quitterait et que j'allais en chier. »

Tout le monde savait que Mélanie la trompait et qu'un jour ou l'autre, elle la quitterait salement, putain. Sauf elle.

Sandrine ne fait rien sans que Miroska de Livron donne son avis.

« Ta boss est une personne toxique. Ne te livre pas, elle éponge ses névroses sur toi. »

Elle suit ses recommandations à la lettre.

« Ma boss me traite comme un chien, mais je laisse pisser. D'après ma radiesthésiste, elle va bientôt faire un burn-out… »

Elle continue à farfouiller sur son mobile des *pics* du minou.

« Attends, faut que tu vois sa tronche le jour où je lui ai ramené sa première souris en tissu, je l'ai mise sur Facebook, tu l'as vue ?... »

« Si, si... »

Je me sens siphonnée. Un coup de Calgon carabiné. Autour de moi les sons semblent coaguler. Ma vue se trouble. Je suis une mouette avec les pattes dans le mazout. J'aimerais appeler la radiesthésiste de Livron.

Juste pour lui demander si je vais tenir le coup. Et surtout, combien de temps.

Je lui avouerais que j'ai de gros doutes sur ma capacité de résistance, et ça me ferait du bien peut-être. « Je m'effiloche, je pars en boudin, Madame Miroska » je lui dirais. « Je me liquéfie. Si. Je vous assure. Mais personne ne le voit. Je crois que je vais finir comme une flaque transparente sur un trottoir, et rien que d'y penser, ça me donne des suées. »

Peut-être elle me dirait en rigolant :

« Une flaque. Ah ah. Mais non. Vous êtes plus costaude que vous l'imaginez. »

Je raccrocherais et ça irait beaucoup, beaucoup mieux d'un coup.

Sandrine s'enfile des morceaux de pain avec du beurre, tranquille. Je l'observe en douce. On dirait bien qu'elle tient le coup. Elle. Année après année, mois après mois. Putain, elle donne pas vraiment

l'impression de partir en sucette.

Si ça se trouve c'est grâce à sa magnétiseuse. Plus les médocs et le vin blanc. Et les séries. C'est peut-être ça le traitement de choc. Va savoir.

Je pique machinalement une olive luisante dans la soucoupe posée devant moi.

Je vais quitter Paris.

Oui, ce coup-ci, j'arrête d'atermoyer. Fini les minauderies de chochotte, c'est sûr je calte. Je vais me trouver une caravane, au fond d'un camping désert jusqu'en juin. Palavas, ça sera très bien. Je vais prendre un gros chien à la SPA. Non, deux. Et je vais m'acheter un flingue. Un 9 millimètres. Je passerai mes journées à ramasser des cailloux en forme de cœur sur la plage et le soir je tirerai sur des boîtes. Voilà. Je vais faire ça.

De toutes façons ici ça va cramer.

Un de ces quatre matins, un fêlé du bulbe, un Daesh Île de France, un pauvre type que Pôle Emploi vient de radier ou je ne sais quoi va balancer du gaz moutarde dans les couloirs du métro. Alors bouquiner sous une couette humide en mangeant des œufs au plat dans une caravane au fond d'un camping des « flots bleus » désert, c'est la plus raisonnable des options.

J'en suis là de mes projets d'esquive, en train de porter à ma bouche entr'ouverte cette petite olive noire piquée au bout d'un cure-dents, quand surgit à mon esprit malade et fragile l'idée que la serveuse a récupéré ces olives dans la coupelle d'un client précédent, qui en avait lui-même hérité d'on ne sait qui, et que forcément dans cette chaîne infernale, celle que je m'apprête à enfourner a de bonnes chances

d'avoir été tripatouillée par un clampin qui venait de se secouer la bite dans les chiottes gerbantes de ce bar branché, conseillé par *Time Out*.

Je la repose prudemment dans la coupelle, comme une pastille de nitroglycérine.

À son tour, Sandrine pique un cornichon et le porte à sa bouche.

Elle effleure son téléphone.

« C'est encore *Happy Hour* pendant 5 minutes. Si on se prenait un cocktail ? On essaye le *Men In Black* ? Rhum et Arrack, ça devrait le faire. »

Je dis pas non. Le rhum dans mon estomac tuera quelque miasmes.

La terrasse est désormais saturée. On est pas les seules flippées du dimanche soir.

Derrière nous, une table plus turbulente que les autres. Cinq mignonnes, un peu rouges des joues, toutes dans la vingtaine. Ambiance dévergondage et cuite réglementaire d'enterrement de vie de jeune fille. En tout cas, c'est ce qu'on pourrait croire. Mais pas du tout. Les nanas fêtent sans complexe le passage en CDI de l'une d'entre elles. Elles trinquent avec des larmes aux yeux : « Championne du monde, ma Zoé ! »

Zoé, 23 ou 24 ans, est aux anges, comblée. Elle en peut plus d'amour pour l'existence et le salariat.

Ce sont les mêmes nénettes finalement, qui défilaient en 2010, l'année de leur bachot.

15 000 lycéens dans la rue contre la réforme des retraites. La claque que j'avais pris en regardant passer toutes ces molles petites destinées *youtoubistes*, fans de Norman, dans la rue St-Antoine, pour défendre leurs *éconocroques* de vieux. Ils m'avaient même foutu la gerbe, les jeunes baltringues, à quémander des ristournes pour dans quarante ans

de là, alors qu'ils avaient pas encore bossé une seule journée.

Les meufs sont hilares. Elles se mettent à chanter Rihanna a capella : « *Shine bright like a diamond...Shine bright like a diamond...* » Autour, les gens sourient et applaudissent.

«Vraiment cool ce bar. En plus c'est rare une terrasse où on peut fumer. Je viens pas assez dans le 11 » me dit Sandrine.

Je me sens friable. Comme si on venait de me décongeler.

Qu'est-ce qu'elle fout la serveuse avec les cocktails ?

Ce soir, grâce à son mobile géolocalisable, le monde entier sait, en tout cas peut savoir, que Sandrine se tape une assiette de charcute dans un bistrot du 11eme arrondissement de Paris.

La géolocalisation permanente et universelle, c'est un des nombreux avantages de nos existences post-modernes *gamifiées*.

C'est parce que c'est fun la géolocalisation, qu'on a tant de gens satisfaits de nous dire où ils sont, ce qu'ils font et avec qui, sans qu'on leur demande. C'est même un motif de fierté de balancer en temps réel sur les réseaux le moindre reliquat de son intimité.

C'est aussi un indicateur bénéfique de reprise économique quand des types même pas trentenaires lèvent des millions de dollars pour mettre au point une *appli* de *fast sex* récréatif qui permet de trouver une chatte, une bite, toutes prêtes à *fucker* au coin de la rue.

C'est fun on vous dit. À en crever.

L'essentiel, c'est que tout ça reste marrant. Tout est possible si c'est ludique. L'auto-surveillance volontaire rigolote.

Plus besoin de milices. Plus besoin d'agences de renseignements, y a Twitter, Instagram et *Candy Crush*.

L'apogée de ce système pourri de l'intérieur qu'est la démocratie, c'est quand les citoyens se fliquent tout seuls en pensant s'émanciper

et se divertir.

Transmettre sans contrainte apparente ses données intimes et immédiates à la machine. C'est l'acmé. On pourra jamais faire mieux. Après c'est la chute. La fin. Du monde. Des hommes.

Faut pas croire. Dans son cagibi de 140 signes, son petit *Sam' Suffit* des Internet, Sandrine en a bien conscience, elle aussi, que c'est bientôt la fin des haricots.

C'est ça qu'elle veut dire quand elle balance sur Twitter une parabole *krishnamurtienne* ou d'un autre barbu rastaquouère choisie sur *1000sentences.com* ou *sagessedumonde.com* :

« N'attends pas le bonheur, crée-le. »

« Bon », elle dit en écrasant une cigarette à peine entamée, « Je vais pas tarder à mettre la viande dans le torchon. On se prend un dernier godet ? Et puis non… ça serait pas raisonnable, j'ai dit que je levais le pied ce soir. »

Ce lundi, le ciel d'hiver est opaque, cafouilleux. Un lundi mal emmanché.

BFMTV annonce une nouvelle attaque de particules fines. Il parait qu'il vaut mieux éviter d'ouvrir les fenêtres jusqu'à demain, et pas trop laisser traîner les gosses au ras du bitume. La migraine a dû s'incruster pendant mon sommeil parce qu'elle joue du tambourin dans mes tempes dès que j'ouvre l'œil. J'en étais sûre. Le Côtes de Sulfites. Saloperie.

Je fais du café et j'allume mollement mon ordi.

Ce matin, avant d'aller au boulot, Sandrine a posté une photo de Romy Schneider. Un portrait en noir et blanc. Sandrine dégote en

permanence dans les caves et les greniers de l'Internet de vieilles photos de célébrités. Pour ça elle est vachement douée. Une bonne *cyberbrocanteuse*.

L'actrice semble très lasse. Elle fixe l'objectif froid, métallique, qui est en train de lécher pour la millième fois, la dix-millième fois son visage de star. Mais ça l'amuse plus. Ses traits habitués à ce rituel de viol consenti jouent le jeu, mais ses yeux supplient. Ils appellent à l'aide une délivrance qui ne peut plus venir. D'ailleurs, tout dans ce cliché prouve qu'elle le sait. Elle connaît le drame qui vient.

Sandrine a ajouté une légende à la photo de Romy :

« *Mood of the day* : comme un lundi. »

Éléments de paroles

Gérard Dargenson

C'est une salle de réunion ordinaire, semblable à des centaines et des centaines de salles de réunion. Toutefois, au bout de la longue table ovale, trône un théâtre miniature masqué par son rideau de scène comme pour un spectacle de Guignol attendant les trois coups. Une douzaine d'apprentis journalistes participent à la session de formation. Quelques professionnels plus âgés suivent aussi la séance, au titre du perfectionnement.

Deux hommes entrent, teint pâle, sourire jaune, costume noir. Ils s'installent chacun à un bout de table, séparément et face à face, ce qui dispose toute l'assemblée dans le champ de leur regard.

Puis un animateur fait son apparition. Il porte une veste à carreaux un peu voyante, une cravate écarlate et une grande tignasse blonde frisée encadre son visage orné d'un gros nez qu'il suffirait de peindre en rouge pour lui donner l'apparence d'un clown.

Le rideau du théâtre miniature s'ouvre, l'écran d'une télévision apparaît, affichant l'image fixe du couple de présentateurs d'une chaîne d'information en continu. L'animateur prend gaiement la parole :

— Voici Bécasson et Bécassine, qui présentent l'info sur cette chaîne. Le travail du perroquet et de la *perroquette* consiste à répéter les informations transmises par l'Agence Française de Presse. La

distribution des rôles permet de varier agréablement leur récitation.

L'un des deux hommes en noir ajoute d'un ton parfaitement neutre :

— Comme vous pouvez le constater, au niveau du principe de la sainte parité, en termes d'équilibre donc, tout est conforme.

L'animateur clown poursuit ses explications :

— D'autres chaînes proposent une alternative intéressante qui permet de varier les modalités de présentation des info AFP qui sont, il faut bien le dire, un peu les mêmes partout. Le concept nouveau est celui de la « bande de copains » qui se retrouve selon des rituels bien rodés donc parfaitement apaisants pour le téléspectateur, y compris dans les détails vestimentaires ; par exemple une écharpe rouge éternellement portée par l'un des protagonistes est du plus bel effet. Chacun joue toujours le même rôle dans le groupe. On se congratule, on se plaisante, le PP (Présentateur Principal) anime, dirige les débats et rassure avec une autorité débonnaire ; d'ailleurs s'il est un peu enveloppé, comme moi par exemple, c'est très bien, les semi-gros inspirent confiance et sérénité. Donc, admettons que l'info envoyée par l'AFP soit du genre : « Des représentants syndicaux de la fédération majoritaire des agriculteurs bloquent la ville de Caen avec environ trois cents tracteurs, pour réclamer une augmentation du prix de la viande. » Ils bloquent toute une ville à eux tous seuls, rigolo non ? Bien, comment traiteriez-vous l'information ?

Un des participants lève la main :

— Eh bien, je dirais que quelques dizaines d'agriculteurs syndiqués ont fait un barrage devant Caen pour réclamer une augmentation du prix de la viande, non ?

— Information pas tout à fait politiquement correcte, énonce un des deux zombis en noir.

— Effectivement, ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter l'information,

renchérit l'animateur. Sinon, ce ne sera qu'une toute petite info de rien du tout, voyez-vous ? Je vous montre.

Là-dessus il attrape la télécommande et les deux guignols immobiles sur l'écran s'animent. Bécasson commence le premier :

— Les agriculteurs en colère manifestent pour réclamer une augmentation du prix de la viande.

— Ils *blo*quent l'entrée de la ville de Caen avec trois cents tracteurs. D'autres s'apprêteraient à les rejoindre prochainement, ajoute Bécassine.

Le premier à bien insisté sur le « co » du mot « colère », et sa comparse a fait de même sur le « blo » de « bloquent ».

— Pââârfait commente l'animateur. Vous êtes ici pour apprendre les éléments de langage de l'information. Je vous rappelle en passant que l'attestation que nous délivrons en fin de stage conditionne l'octroi ou le renouvellement de votre carte de presse. Il est très important de s'en tenir au vocabulaire requis, afin de ne pas perturber les téléspectateurs. Par exemple on doit dire que des représentants d'honnêtes professions ont « étrillé » ou « taclé » tel ou telle ministre et qu'ils « s'étranglent » de protestations. Après le choc des photos, ainsi avons-nous, comme on dit, « le poids des mots ! » Donc, quand des gens manifestent, on doit toujours dire que cette population « est en colère », cela met de l'émotion dans l'information. Que manque-t-il maintenant ?

Un deuxième participant se lance :

— Une explication de la situation économique et plus spécialement du marché de la viande ?

— Information non politiquement correcte, débite le zombie qui le tient dans sa ligne de mire.

Claire, une des participantes, s'exclame à ce moment :

— Mais c'est qui les deux pingouins, là ? Le comité de censure ?

— Censure ? Quel vilain mot que voilà ! s'indigne l'animateur. Au contraire, au contraire, ces messieurs font partie du Comité d'éthique attaché au ministère de l'Information.

Un des deux pingouins lève un doigt réprobateur :

— Nous veillons mademoiselle, au respect du code de déontologie journalistique. Vous êtes ici pour apprendre les éléments de langage indispensables à l'exercice de votre sacerdoce. L'information doit être mise à la portée de tous, même des populations marginalisées, des déshérités comme de ceux qui appartiennent à la diversité. Pour cela, il convient d'adopter un langage « équitable », audible par tous les téléspectateurs, quel que soit leur statut ou leur origine, donc nécessairement sans ornementations inutiles. C'est ce qu'on appelle le « français standard ».

« Pour une pensée unique en quelque sorte », se dit Claire en son for intérieur.

L'animateur reprend de plus belle :

— Maintenant c'est le micro-trottoir qu'il faut, bien sûr ! Du vécu, du véridique, du terrain ! Priorité au direct !

Sur l'écran une journaliste dite « de terrain » tient un gros micro devant la bouche d'un représentant syndical et annonce :

— Nous sommes à l'entrée de la ville de Caen, au milieu des agriculteurs qui bloquent la ville car le prix de la viande ne leur permet plus de faire vivre leur famille. C'est bien cela la problématique, monsieur ?

L'interpellé bégaye quelques phrases d'approbation qui résument ladite problématique.

On zappe, c'est la rubrique « Culture et vous ». Portrait d'une jeune

mannequin qui s'est lancée dans un roman à paraître prochainement. « Lou est la fille d'un courageux journaliste d'investigation qui n'a pas hésité à dénoncer les trafics de personnages politiques haut placés avec l'aide d'une banque luxembourgeoise. Partie vivre à New-York quelque temps, elle est revenue en France car tout à coup, elle a *eu envie de rentrer* ».

— Évidemment, confie à Claire son voisin immédiat, là-bas tout le monde se foutait de savoir qu'elle est la fille d'un « grand reporter » !

Claire approuve cet instant de lucidité au sein de cet aréopage hypnotisé :

— Oui, le lancement de son livre est typique du copinage germanopratin intra-muros parisien. De toute façon, il n'y en a plus que pour les fils d'acteurs, de chanteurs ou de journalistes. Ils se reproduisent entre eux et la progéniture hérite des recommandations, c'est une nouvelle filière aristocratique. Quelle noblesse !

La voix continue sa logorrhée :

— Elle nous a confié : « j'ai toujours eu l'envie d'écrire mais pas le temps. Et subitement je me suis lancée. Déjà, je tenais des petits carnets que j'envoyais à mes proches. » Son papa est fier de Lou, parce que quand elle entreprend quelque chose elle va jusqu'au bout.

L'animateur interrompt la rubrique culturelle :

— Bien, vous avez compris le principe : pas d'intellectualisme superflu, prétentieux et clivant, mais du quotidien, du « proche des gens » en fait. Vous notez au passage l'utilisation discrète que je viens de faire du « rythme ternaire », élément de langage très pratique pour donner à vos énoncés le vernis professoral, philosophique, universitaire même dirais-je, tant prisé de nos jours par tous nos bons intellectuels qui s'expriment sur les ondes. Tant que j'y suis, je précise qu'il vous faudra aussi prendre l'habitude d'accentuer une syllabe dans

certains mots, la première le plus souvent, en sorte de donner à votre propos l'importance que ne lui confère pas toujours son contenu informatif. C'est *im*portantissime, *né*cessaire, *ab*solument pri*mor*dial ! Cela dit, nous allons maintenant nous intéresser aux émissions et aux revues de modes. Pour ce sujet, je vous présente Ruby, qui vient d'entrer et qui est plus compétente que moi dans ce créneau très spécialisé. Ruby, c'est à toi.

La dénommée Ruby s'avance, c'est le genre fringuée très mode, bien maquillée, très « précieuse ridicule » :

— Comme on vient de vous le dire je m'appelle Ruby, commence à piailler la demoiselle. Enfin c'est pas mon vrai prénom évidemment, en fait je me nomme Magdelon, mais comme je trouve cela commun, en tout cas pour une *It-girl* comme moi, je me fais appeler Ruby parce que ça évoque une pierre précieuse, en fait. Si vous voulez travailler au niveau du secteur de la mode, en fait il faut apprendre à causer franglais couramment. C'est indispensable, par exemple si vous voulez travaillez dans *Elle*, un support merveilleux plein de photos de jolies filles revêtues comme des princesses des temps modernes, il faut savoir s'exprimer avec obligatoirement un mot sur trois au moins en anglais. En fait c'est pareil pour toutes les revues de ce style, même *Le Figaro Madame*, oui mesdames ! Je vous donne un exemple :

« Pour ce job, il vous faut un *dress-code* convenable et si possible un physique de top-model, genre que vous pourriez pratiquer le *red-carpet* mes chériiiies et devenir une *It-girl*, un peu *like* moi, vous voyez ? Et vous avez vu ? J'ai déniché ce top à tomber, couleurs *pop-mix* et *matches* fantasques, une tuerie, revival 80s et version *up-cycling* en coton bio, qui fait buzzer à mort et raccord avec mon nouveau sac, un must ! Voilà, je vous laisse ma carte, je donne des cours particuliers de *relooking* et de franglais, naturellement. »

L’animateur revient en scène :

— Merci Ruby, toujours aussi pro ! Nous allons maintenant aborder la rubrique du reportage de *ter*rain, qui bien sûr nous parle de la vraie vie, celle des gens ordinaires, qui luttent chaque jour au niveau de leur quotidien.

L’écran télé s’anime à nouveau, quelques images d’un quartier de banlieue, puis dans un appartement le corps sans visage, car il est flouté, d’une femme assise sur un vieux canapé à côté d’un lit de bébé. Un commentateur débite son discours d’une voix monocorde et rapide mais très affectée dans les moments compassionnels, sur le ton insupportable d’un écolier qui s’applique à faire consciencieusement sa lecture : « Marie-Agnès est au chômage, elle a été licenciée économique de l’usine locale, fermée par des patrons voyous qui ont emporté tout le matériel la veille du prononcé de la liquidation. Avec ses *mo*destes indemnités, elle a bien du mal à joindre les deux bouts, d’autant qu’elle arrive en fin de droits et qu’elle ne trouve pas de nouveau travail à cause de la crise… »

— Voilà, reprend l’animateur, le type même de reportage de terrain qui convient et qu’on propose d’ailleurs sur la majorité des grandes chaînes : c’est proche de la vie des gens, cela les rassure de constater qu’ils ne sont pas les seuls dans la difficulté, voire même qu’il y a pire que leur cas, ce qui est toujours quelque peu consolant si ce n’est réjouissant. D’ailleurs dans le même état d’esprit mais encore plus fort, voici un échantillon de reportage de terrain, toujours de terrain vous remarquez, c’est l’exercice obligatoire qui doit illustrer toutes vos infos sociétales bien sûr ! Donc cette fois, du vrai, du vécu et surtout de l’émotion toujours, car il est important de savoir que les grandes *ém*otions sont aujourd’hui la nourriture spirituelle des gens.

Sur l’image apparaît le reporter de terrain et son gros micro au bout

orange tendu à un pauvre type entouré de sa famille devant la maisonnette plus ou moins en ruine qui leur servait de logis : « Vous êtes une famille *sur*endettée, on vous a expulsé de votre maison à cause des impayés de loyer, votre bébé est *ma*lade et vous n'avez plus de quoi acheter les médicaments nécessaires, que ressentez-vous ? ».

Le voisin de table de Claire se penche à nouveau vers elle :

— On a droit au reportage « Zola », c'est très tendance par les temps qui courent !

— Moi ce qui m'agace surtout c'est ce ton ! De toute façon, que peut-il ressentir d'autre que de la détresse, ce pauvre homme ?

Suivent quelques informations dramatiques rapidement résumées ; des migrants noyés par centaines en traversant la Méditerranée pour tenter de rallier l'eldorado européen, la photo d'un enfant mort au bord d'une plage inconnue, des inondations recouvrant des pays, des cyclones détruisant tout sur leur passage, des guerres meurtrières.

— Attention, fait l'animateur en levant un doigt, maintenant un des moments les plus importants de l'info, un instant populaire, source de joie sociétale partagée.

Sur l'écran, Bécasson affiche tout à coup un grand sourire et s'extasie :

— Et maintenant, le sport !

Bécassine grimace un sourire encore plus large et annonce triomphalement :

— Le foot !

***

En sortant de la séance de formation, Claire passe devant une église aux portes grandes ouvertes. On entend la voix d'un prêcheur à

l'intérieur. Curieuse, elle entre pour entendre ce qu'on raconte. La voilà en compagnie de quelques paroissiennes presque aussi âgées que Mathusalem, qui écoutent ou pas, à genoux, abîmées dans leurs prières ou dans leurs pensées si elles en ont encore, ou dans leurs regrets, (elles en ont sûrement). Debout dans sa chaire et vêtue d'une soutane noire, le prêtre entonne son homélie :

— Mes biens chers frères, le verbe s'est fait chair. Mais aujourd'hui la chair menace de faire disparaître le verbe, je vais vous donner lecture de la parabole apocryphe de Saint Jude :

« En ce temps-là, les hommes ne trouvaient plus les mots. Un silence étrange recouvrait comme un linceul les cités. Mêmes les acteurs politiques étaient contraints d'économiser leur verbe. Les joutes s'apaisaient, il fallait chercher des paroles rares et précieuses. Le monde s'en allait moins vite, étirant des heures de plus en plus paresseuses de l'aube au crépuscule. Les amoureux gardaient leur force pour se dire quelques « je t'aime ». Les vieux couples étaient enfin sereins, n'étant plus sommés d'avoir à se raconter n'importe quoi pour combler la béance qui sépare les corps. Les enfants apprenaient chaque syllabe en les mâchant longuement, comme on savoure une friandise en bouche avant de l'avaler.

En même temps, se perdait la faculté d'écrire et de lire, les mots s'effaçant de la mémoire. Les poètes redevinrent un temps des personnages importants : il semblait en effet que leurs dits fussent affectés moins rapidement par cette étrange maladie. Ici et là, on les entendait donc déclamer des vers, mais dès lors qu'ils parlaient en prose, ces poètes devenaient aussi peu loquaces que les hommes ordinaires.

Pourtant, on se comprenait à peu près et on découvrait avec

étonnement qu'autrefois on parlait beaucoup pour ne rien dire, en tout cas pas vraiment pour se dire quelque chose. Les mots de naguère qui avant tout blessaient ou caressaient, laissaient place à des regards, des gestes, des attouchements. Au bout du compte, on s'entendait sans trop de difficulté, même issus de races et de pays différents.

Le temps s'étirait mes biens chers frères, et au fur et à mesure que les mots s'évanouissaient, on vivait à un rythme de plus en plus lent. La parole devint difficile, mais elle s'embellissait, l'économie obligeant à la performance. Les mots prirent de la valeur. Il fallait sacrifier à tout un cérémonial, enrichi de rites multiples, complexes et impossibles à transgresser avant de prendre la parole ou avant de la donner. Commander releva d'un art à part entière. La parole devint d'argent, les hommes cessèrent de payer des écoutants pour être entendus. Enfin la parole devint d'or, on en fit une monnaie. De nouvelles religions apparurent. Les partisans de la métonymie se firent appeler les trente voiles, ceux de la métaphore les trente maures, ceux enfin de la métempsychose, les trente morts.

On s'interroge mes biens chers frères, sur cet étrange sort qui affecte l'humanité entière. Des diseurs de mauvaise aventure pensent que l'ère des hommes touche à sa fin, qu'une autre puissance prendra le pouvoir : « Les chiens parleront, ils nous évoqueront comme des dieux disparus. » disent-ils.

Mais les choses ne se passeront pas ainsi mes frères, car je vous le dis, les animaux ignoreront les hommes et leurs paroles perdues. Les humains sombreront en décadence, se complaisant de l'aube au crépuscule dans des orgies silencieuses et haletantes ; on s'accouplera sans trêve, se confondant les uns dans les autres, anonymes et muets dans une angoissante quête, croyant peut-être ainsi conjurer

l'incommunicabilité des êtres qui s'épaissit de jour en jour. En perdant le don de la parole et donc l'outil de leur pouvoir, les hommes oublieront dans le même instant leur conscience d'être et celle du temps qui passe. Ils redeviendront bêtes parmi les bêtes et se tairont à jamais avant de disparaître. »

Le meilleur à venir

Emmanuel Ardichvili

31 Décembre 2035

De : Gestion centrale des ressources

À : Mr Higut Alex
65, Allée des Risoires
43210, Thernes

Objet : programme « Le meilleur à venir »

Monsieur,

C’est en cette période traditionnelle de vœux que nous souhaitons nous adresser à vous. Le programme « Le meilleur à venir » a sélectionné votre dossier, qui, nous vous en félicitons, présente toutes

les caractéristiques d’une citoyenneté exemplaire.

Après avoir brillamment obtenu votre baccalauréat, vous avez exercé pendant quinze ans, avec un remarquable sens de la discipline, une fonction qualifiée dans l’une de nos plus exigeantes administrations. Ce travail assidu vous a permis d’acquérir le superbe deux-pièces sis au 65, rue des Risoires, que vous occupez seul depuis le départ de votre femme.

Votre fidélité sans faille au club de football, qui, grâce à l’enthousiasme indéfectible de supporters tels que vous, a gravi les échelons jusqu’à la 3eme division, et votre notable implication dans l’organisation des championnats départementaux au club bouliste, ont significativement contribué à renforcer l’esprit et l’identité de notre brillante bourgade.

L’allure et l’éducation de votre Dobermann font la fierté et l’admiration de vos voisins, tout comme votre comportement automobile, exemplaire à plus d’un titre (aucune infraction relevée en quinze ans, choix réitéré de modèles peu ostentatoires de notre grand constructeur national, toujours parfaitement entretenus), ainsi que votre civisme, jamais pris en défaut lors des votes aux élections locales et régionales.

L’esprit citoyen dont vous avez fait la constante preuve au cours de ces années vous permettra certainement de constater qu’une telle félicité n’est pas, en dépit de nos efforts renouvelés, partagée par l’ensemble de la population : un élan de solidarité est plus que jamais nécessaire, tout particulièrement en direction des plus jeunes. Le fort

potentiel de nombre d'entre eux ne peut s'exprimer en raison des malformations provoquées par, nous le savons maintenant, l'empoisonnement généralisé de l'air et de la nourriture durant les deux décades qui ont précédé. Nos services ont donc estimé que votre existence trouvera une belle justification et son aboutissement logique avec le rendez-vous ci-après.

Nous vous remercions par avance d'effectuer toutes les démarches nécessaires au déroulement optimal de la suite des événements. Vous voudrez bien considérer qu'en cas de non-présentation à l'heure dite, les services afférents seront mis en œuvre dans les plus brefs délais pour vous permettre d'honorer cette convocation.

Veuillez vous présenter le 29 Février 2036, à 11h11 muni de votre carte d'identité biométrique à l'adresse suivante :

Hôpital Ternance
Bloc HS
Service : don et transplantation cardiaque
Boulevard Henry Gourreux
43210 Thernes

En vous remerciant par avance pour cette manifestation généreuse et ultime de votre esprit citoyen, veuillez agréer, cher Monsieur Higut, l'expression de nos salutations respec-tueuses.

Les auteurs :

Margot Beauchamp

Née à Paris dans les années 60.

Écrit pour tenter d'appréhender le monde, combler les manques, conjurer l'absence.

Est fascinée par la complexité des rapports humains et les nouvelles de Katherine Mansfield.

Admire Edith Wharton, Émile Zola, Nathalie Sarraute, John Steinbeck et Marguerite Duras.

Déteste le mot « raisonnable ».

Laurence Alemanni

Après s'être essayée sans conviction à différents métiers dans le marketing et la communication, Laurence Alemanni tente d'initier au charme de la langue française des étudiants venus du monde entier. Dotée d'une ambition littéraire dévorante, elle n'a pas, pour l'instant, concrétisé ses projets, car elle doit inlassablement trouver une réponse à la difficile question existentielle de sa progéniture adolescente et affamée : « Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? ». Ses écrits sont très variés, allant de la liste des courses à de saisissants post-it placés sur le frigo - RV dentiste, jeudi, 18.30 – en passant par une nouvelle publiée dans le recueil collectif *Histoires étranges* aux éditions Lominy Books

en Floride.

Marisol

Née en 1956 à Rabat, Marisol est un crayon nomade : trente déménagements d'une rive à l'autre méditerranée, langue espagnole enfouie. Sève trois continents, amarrage terre volcan, elle écrit des chemins multiculturels, du lien d'hier à aujourd'hui demain… enquêter, bricoler la langue de Marie de France, déconstruire, cent fois remettre l'ouvrage sur le métier. Lisser les mots pour la voix.
Marcher.
Site internet : *http://1000motspourdireunefemme.fr/tag/marisol/*

Céline Mayeur

Lectrice boulimique et bloggeuse, Céline Mayeur publie des romans et des nouvelles littéraires, fantastiques, érotiques et humoristiques dans des revues, en numérique et sur papier. Parallèlement à l'écriture, elle travaille dans le cinéma en tant que scénariste et dans la musique comme parolière-chanteuse. Dernière publication : *Fièvre Gitane* aux éditions Terriciaë.
Site internet : *http://celine-mayeur.weebly.com/*

Laurent Gonzales

Né en 1970, Laurent Gonzales enseigne en Afrique de l'Est. Il est marié et père de trois enfants. Il s'agit donc d'un écrivain intermittent et tout-terrain... Il soumet depuis peu, et sur la pointe des pieds, ses écrits à un public plus large que le « cercle strictement familial ».
Il a ainsi eu le privilège d'être publié par le magazine en ligne *Nouvelle Donne*.

Jean Azarel

Jean Azarel est venu au monde un jour de 1954 « dans l'octobre blond du Saint Laurent » (Montréal / Canada). Il dérive en littérature au son du rock entre Jack Kerouac, Luc Dietrich, Jack Alain Léger, Alain Jégou et Marie Huot. Observateur du monde dans ce qu'il a d'humain et d'inhumain, il puise ses thèmes dans la *commedia dell'arte* du quotidien et les pentes granitiques du Mont Lozère pour donner à lire et entendre des œuvres éclectiques où se côtoient prosélytisme de la différence, souvenirs-souvenirs, et énergie baroque.

Derniers ouvrages parus : *Papy beat generation* (avec Alain Jégou et Lucien Suel), éditions Hors Sujet 2010, *Marche lente*, éditions Samizdat 2011, *Itinéraire de l'eau à la neig*e, éditions Gros Textes 2012, *Poetry and texts*,lectures, CD audio sur de la musique originale de Kérity, 2013, *Love is everywhere*, éditions Gros Textes, 2014.

Je tiens pour, je tiens contre, le texte paru dans ce numéro est extrait de *Encore plus nu* à paraître en juin 2016 aux éditions Gros textes.

Arnaud Modat

Arnaud Modat, 36 ans, Strasbourgeois.

Auteur de nouvelles.

Recueil publié : *La Fée Amphètes*, chez Quadrature.

Nouvelle Comic Strip, en téléchargement chez Storylan et version papier chez Intervalles.

Jean-Claude Goiri

Jean-Claude Goiri est investi dans l'écriture depuis 2002. Après avoir créé la revue *Matulu*, il a animé des ateliers d'écriture, a participé et participe toujours à plusieurs revues (*Décharge, Verso, Ficelle, Traction-Brabant, Comme en poésie, Incertain Regard, Tas de Mots,*

Traversées, La Passe…) ainsi qu'à des recueils collectifs et, à des actions comme des performances, des chroniques radios ou des travaux avec des artistes... Il s'occupe actuellement de la revue *FPM-Festival Permanent des Mots*.
Recueil personnel :
Ce Qui Berce ce qui bruisse, éditions *QazaQ*.
Site :*http:www.jeanclaudegoiri.com*

Louise Fonte

Louise Fonte a longtemps travaillé dans l'univers des médias et de l'audiovisuel parisien. Elle a réalisé et produit un magazine porno gay pour Pink Télé. Elle a monté quelques groupes de rock, rien que des filles, le dernier groupe avait pour nom *Husbands* en référence à Cassavetes, ah ah.
À la réflexion, c'était plutôt de la pop...
Elle a produit quelques scénarios, participé au premier numéro de la revue illustrée *CITRUS* sur le foot, car elle est fan. Louise a aussi réalisé et édité un roman graphique *Les Chroniques Mauves*, une saga sur l'histoire des féministes et des lesbiennes en France des années 50 à aujourd'hui.
Actuellement, elle essaye de trouver un éditeur pour un recueil de nouvelles *Beaux Visages Navrés*, dont le texte *Les Onziemistes* est tiré.

Gérard Dargenson

Gérard Dargenson est l'auteur de *Fractale*, un bref roman de SF sur le thème amoureux des *cybercréatures* : « Aucun humain tu n'aimeras » est l'ultime commandement des lois de la robotique.
À lire sur Monbestseller ou Atramenta.

Il finit également de rédiger un roman intitulé *H2G (Hand of Gog game)*, qui porte sur l'univers des enfants geeks perdu dans le *deep web*, face aux cyber terroristes dihajistes.

Emmanuel Ardichvili

Emmanuel Ardichvili est architecte système dans une grosse multinationale de la microélectronique (bref, il bosse pour la *Matrice*). Grand admirateur des nouvelles fantastico-réalistes de Dino Buzzati, il est aussi un lecteur avide de science-fiction. Son premier roman : *La Tour*, destiné aux préadolescents, appartient à ce genre et vient de sortir aux éditions Sombres Rets :

http://sombres-rets.fr

Ours

Rendez-vous à l'automne 2016 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-11-7

Dépôt légal : Mai 2016

Avec le soutien de

